



T. R. P. VALLÉE
DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

*Saint Jean
de la Croix*

Sa Vie — Sa Doctrine

SERMONS DONNÉS AU CARMEL DE CAEN

les 22, 23 et 24 Novembre 1891

à l'occasion du Troisième Centenaire du Saint

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

Saint Jean
de la Croix



T. R. P. VALLÉE
de l'Ordre de Saint-Dominique



Saint Jean de la Croix

SA VIE - SA DOCTRINE

SERMONS DONNÉS AU CARMEL DE CAEN

les 22, 23 et 24 novembre 1891

à l'occasion du troisième centenaire du Saint



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

LU ET APPROUVÉ :

Fr. Antonin VILLARD,
Maitre en Sacrée Théologie.

Fr. Marie-Joseph OLLIVIER,
Prédicateur général,
Prieur d'Amiens.

IMPRIMATUR :

Fr. Thomas BOURGEOIS,
Provincial de la Province de France.



APPROBATIONS

ÉVÊCHÉ
D'ORLÉANS

Orléans, le 15 avril 1892.
Vendredi-Saint.

MON CHER ET RÉVÉREND PÈRE,

Je vous remercie du fond du cœur de m'avoir procuré la joie de lire les instructions que vous avez données à l'occasion du troisième centenaire de saint Jean de la Croix.

Vous dites « que, depuis de longs mois, vous avez essayé de vivre au contact du Saint, afin de pouvoir parler de lui, et qu'il est venu de son âme à la vôtre des joies profondes et des clartés que vous croyez profondes et réelles aussi » .

En lisant ces pages, on reconnaît que vous dites vrai.

C'est le portrait exact de ce grand contemplatif que présente la première instruction, et, dans les

deux suivantes, vous résumez, en disciple fidèle, les deux traités de la Montée du Carmel et de la Nuit obscure.

Il est difficile de lire sans émotion ces pages remplies de lumières ; j'ai la confiance que plus d'une âme attentive et docile, en terminant cette lecture, comprendra la parole dite par Dieu à sainte Catherine de Sienne : Votre mesure sera ma mesure.

C'est là, mon Cher et Révérénd Père, votre unique ambition et ce sera votre légitime récompense.

Je vous renouvelle l'expression de mon bien affectueux dévouement.

† PIERRE,

Evêque d'Orléans.



ÉVÊCHÉ

Carcassonne, le 16 avril 1892.

DE

CARCASSONNE

MON BIEN VÉNÉRÉ PÈRE,

Vous me faites la gracieuseté de me communiquer les bonnes feuilles des trois discours que vous avez prononcés à Caen, en novembre dernier, aux fêtes du centenaire de saint Jean de la Croix : je viens d'en achever la lecture, et je veux vous en remercier sans retard, sans oublier toutefois dans l'expression de ma reconnaissance ceux de vos amis à qui nous devons la reproduction de votre parole.

Grâce à eux, nous pouvons partager les jouissances de votre auditoire privilégié du Carmel : il nous est donné, à nous aussi, de voir passer sous nos yeux, dans le rayonnement de sa belle et sainte âme, la noble et austère figure de Jean de la Croix, que votre verbe, comme le ciseau d'un artiste, excelle à faire revivre.

Sans doute, nous ne savons pas gravir, avec la vaillance de votre héros, l'âpre et rude montée du Calvaire, mais l'émotion nous gagne à la

vue de ses élans si généreux, et, en admirant ses saintes énergies, nous condamnons notre mollesse, notre égoïsme et nos lâchetés.

Après avoir reproduit avec non moins d'éloquence que de fidélité la vie du Saint dans votre premier discours, vous consacrez le second à exposer sa doctrine dans ses lignes générales. Avec des clartés profondes venues de son âme à la vôtre, vous nous dévoilez les premières étapes des contemplatifs dans leur marche ascensionnelle, à travers le sacrifice des sens et même de la raison, vers l'union intime et parfaite avec Dieu; et votre magnifique interprétation des deux grandes fresques de Raphaël au Vatican devient, sous le souffle communicatif de votre parole, le lumineux commentaire, la démonstration vivante des enseignements du Maître.

Votre troisième discours retrace, avec ses divers modes, l'action de Dieu dans les âmes qu'il appelle à la communion avec lui jusqu'à l'unité. Vous nous les représentez, ces âmes d'élite, avec Jean de la Croix, montant graduellement, à travers les visions qui impressionnent les sens et les visions symboliques et prophétiques, jusqu'aux paroles intérieures; et, sous la mystérieuse influence de ces paroles tour à tour successives, formelles, substantielles, continuant leurs ascensions jusqu'aux fiançailles, jusqu'au mariage spirituel avec Dieu.

Lettre morte sera sans doute cette doctrine pour ces naturalistes, hélas ! si nombreux à l'heure présente, qui n'ont de souci que de ce qu'ils peuvent voir, sentir et palper. Mais vous vous adressez aux âmes déjà illuminées par la foi, et celles-là, vous les entraînez avec vous par delà les horizons étroits de ce bas monde, et vous les faites pénétrer avec joie et délices dans les régions mystérieuses du surnaturel et de l'infini.

Me permettez-vous de vous le dire, mon Père, si lumineuses sont les perspectives que vous entr'ouvrez à leur regard, que, tout en recueillant les simples échos du pauvre commentateur, elles croiront entendre saint Jean de la Croix lui-même et elles tomberont à genoux pour le vénérer et le prier ?

Puissent donc vos discours être médités par les pieuses Filles de sainte Térèse ! Puissent-ils se répandre, se propager, non pas seulement dans les monastères, mais encore au sein du clergé et parmi les âmes pieuses ! Ainsi, aurez-vous la consolation de voir s'étendre et se perpétuer votre fructueux apostolat.

Veillez agréer, mon bien Vénéré Père, l'hommage de mes sentiments affectueux et dévoués.

† FELIX-ARSÈNE,
Evêque de Carcassonne.



Saint Jean de la Croix

22 NOVEMBRE 1891

MES RÉVÉRENDES MÈRES,
MES FRÈRES,

J'ai à vous parler de saint Jean de la Croix.

Les Saints nous font toujours un peu trembler ; ils passent si loin de nous dans la lumière du CHRIST et en des énergies de volonté si admirables et si continues, que nous retombons sur nous-mêmes inquiets, attristés, nous disant : Comme tout cela est beau ; mais c'est fait pour les Saints ! Que direz-vous, mes frères, en

face de Jean de la Croix, dont la vie s'est déroulée en des contemplations si profondes et des héroïsmes de volonté si prodigieux, et qui se lève en ce moment pour nous au milieu des Saints comme un soleil au milieu des étoiles, par l'éclat même de sa sainteté.

Je voudrais vous dire aujourd'hui la vie du Saint, et, demain et après-demain, sa doctrine. J'espère ainsi vous faire pénétrer jusqu'au fond de son âme. Tout y est grand, assurément, tout y est plein de la vertu de DIEU. Souvenez-vous pourtant que ces choses dont il vit sont à nous également ; que l'amour de DIEU, qui l'a transformé, nous « cherche » nous-mêmes pour nous transformer comme lui. La mesure sera moindre peut-être, mais c'est bien le même amour, c'est bien le même

Crucifié, mort d'amour pour tous, qui nous cherche et veut nous sanctifier comme lui.

Comment saint Jean de la Croix est-il devenu un Saint ?

Il s'est mis à l'œuvre, lui, dès le commencement.

Et d'abord il est né dans un milieu particulièrement favorable. Ses parents étaient de race noble ; mais ils étaient devenus si pauvres que le père travaillait, pour gagner son pain et celui de sa famille, au dur métier de tisserand. Et je dis, mes frères, que ce fut là un bienfait de DIEU.

Quelle est la loi première de l'être humain ici-bas ? Sous quelle lumière, avant tout, doit-il se mouvoir ? Il faut qu'il sache qu'il est *dépendant* de DIEU, et qu'il en est dépendant parce que DIEU l'a aimé d'une pater-

nelle et infinie tendresse. Si notre vie du corps se continue, c'est que DIEU s'est penché sur nous et nous a bénis ; s'il y a, préparés pour l'intelligence que nous sommes, tous ces mondes qui sont l'objet de nos activités rationnelles et scientifiques, c'est que DIEU a pensé à nous, et les a créés pour qu'ils fussent comme les degrés de l'échelle qui nous ferait monter jusqu'à lui ; s'il y a, plus haut encore, une clarté meilleure qui descend de la « face de DIEU » cette fois, la clarté divine et surnaturelle, la clarté de la foi, c'est toujours parce que DIEU a donné. Or, sur terre, nous avons sans doute à conquérir le pain matériel ; nous devons sans doute aussi activer notre intelligence, pour qu'elle s'empare du secret des choses qui nous entourent comme du mystère que nous sommes pour nous-

mêmes ; mais, avant tout, nous avons à comprendre que tout cela n'est qu'un commencement. Il y a quelque chose de meilleur ; il y a au cœur de DIEU pour nous un « secret » qu'il nous faut comprendre ; DIEU nous aime à ce degré qu'il a voulu que nous devenions ses fils par adoption, *Prædestinavit nos in adoptionem filiorum* ! il a entendu nous faire asseoir à sa table, nous nourrir de son pain éternel, nous faire communier à sa vie à Lui ; si bien que la loi de l'être humain est de passer sur terre, meurtri peut-être en ses membres par le dur labeur qu'il lui faut connaître, mais l'esprit plein de clartés, l'âme pleine d'espérance et le cœur tout joyeux, parce que, là-bas, il y a un Père qui pense à lui et l'enveloppe, en tout son être, de tendresses et de miséricordes

toujours actives et qui n'ont jamais dit leur dernier mot. Qui sait ces choses est singulièrement assisté dans la vie de combat qu'il nous faut mener. Or, je dis que le pauvre apprend cela plus vite que le riche. Au foyer du pauvre — évidemment j'entends le foyer chrétien, mes frères — il y a bien des souffrances, souffrances cruelles et de toute nature. On s'éveille le matin avec des préoccupations et des angoisses, et souvent, le soir venu, les mêmes préoccupations, les mêmes angoisses sont toujours là. Oui, mais au foyer chrétien, dans la mesure où l'on se souvient des choses que je viens de dire, on se retourne vers le Père qui est aux Cieux ; on supplie ce Père, dont on sait les attendrissements tout divins sur soi ; et l'enfant qui est là, qui est témoin de cette vie, qui surprend ces habitudes du

cœur paternel et maternel, semble s'éveiller comme au sein des tendresses mêmes de DIEU. Tout naturellement son âme monte à ce DIEU qu'autour de lui on prie ainsi ; les Cieux semblent s'entr'ouvrir. Cette loi de la dépendance, qui pèse tant, il va s'y éveiller, lui, le cœur plein d'actions de grâces ; car, au fond, si nous sommes dépendants de DIEU, cela prouve que DIEU nous aime, cela prouve que DIEU nous donne ; et, jour par jour, son cœur d'enfant se trempe, en quelque sorte, par cette science trois fois bénie. Avais-je raison, mes frères, de vous dire que c'est une grâce véritable pour un être humain quand DIEU le fait naître à un foyer pauvre ? Le riche, ah ! je sais, il peut avoir une mère assez chrétienne pour racheter cette quasi impuissance du milieu riche à sauver, à pénétrer

de foi l'âme de l'enfant. Mais, si une telle mère lui manque, que deviendra-t-il ? Il a tout à discrétion ; il semble que les choses et les hommes soient nés pour le servir. S'il pleure un jour, s'il souffre, tous s'empressent à le consoler ; s'il a un désir, tous sont déjà levés pour l'accomplir. Quel besoin a-t-il qu'on songe à lui plus haut que terre ? A moins que certaines épreuves ne surviennent, cet enfant entrera dans la vie inconscient du besoin qu'il a de DIEU. A dix ans, quand on lui parlera des choses divines, quand on essaiera de l'initier au don suprême du cœur du CHRIST, il y a bien à craindre que ce petit être n'ait pas l'âme très ouverte. Pour l'enfant du pauvre, habitué à ne manger son pain de chaque jour que parce que DIEU a pensé à lui, parce qu'il a surpris un battement au cœur

de DIEU, quand on lui parle d'un autre pain, d'un pain plus mystérieux, du « pain vivant », c'est la loi qui continue son évolution devant lui ; c'est tout simple que DIEU se prenne à l'aimer davantage ; depuis qu'il se connaît, n'est-il pas porté jour par jour par cet amour réel, positif, incessant de DIEU pour lui ? Eh bien, l'enfant riche n'a pas cette ressource, et c'est pour cela que je vous signale, comme une bénédiction particulière pour Jean de la Croix d'être né de parents pauvres.

Et il est né d'une mère chrétienne ! La mère chrétienne ! c'est elle qui nous fait ce que nous sommes, mes frères. C'est à la mère surtout qu'il appartient de pétrir de foi l'âme de ses fils ; il y a tant d'intimité, et pendant si longtemps, entre le cœur de la mère et le cœur de l'enfant !

Le père, lui, s'en va à ses affaires, aux activités du dehors. Il est chargé de responsabilités qui l'emmènent hors du foyer, dans l'intérêt même du foyer. Mais la mère est toujours là ; il y a un rayonnement constant de son âme sur l'âme de son enfant. Quand cette mère est chrétienne, quand elle peut dire en la même lumière qu'Ève au jour où naissait son premier fils : « Je possède un fils, un fils de ma race par la bénédiction de mon DIEU » ; quand toutes ses activités vis-à-vis de ce petit être, tous ses battements de cœur, se déroulent dans la pleine conscience, dans le plein respect du vouloir de DIEU sur elle et sur lui ; quand c'est dans la lumière qui descend de la « face du CHRIST » qu'elle va à lui, par tout contact elle l'imprègne de foi. Elle prie souvent ; elle a tant à

demander pour ce petit être qui est son absorbante passion ! et l'enfant, sitôt que son intelligence s'éveille, voyant l'attitude de sa mère dans la prière, voyant ses yeux se perdre comme au fond du Ciel, se dit : « Quel est donc Celui que ma mère prie ainsi ? » Et quand il la suit à l'église et qu'il la voit, le regard tout baigné de foi, s'abîmer en la contemplation du mystère de l'autel, son âme s'émeut ; une passion l'envahit sans même qu'il s'en doute, sans qu'il sache de quel nom l'appeler, la passion de pénétrer ce monde mystérieux qui occupe ainsi l'âme de sa mère. Peu à peu, il essaie de prier comme elle. Elle prie dans le silence : il fera, lui aussi, du silence ; à l'heure de la prière, elle est recueillie comme à aucun autre moment : il s'habitue à ces mêmes recueils ; et, sous ces silences et

ces recueils, sous cette discipline constante qui va de l'âme de sa mère à son âme, ce petit être en vient à se mouvoir dans les choses de la foi, dans la communion vivante et effective à DIEU, littéralement comme s'y meuvent les saints. Evidemment, DIEU peut parler à des êtres préparés ainsi par la pauvreté et par l'action sainte d'une mère comme celle de Jean de la Croix. Le saint eut deux frères ; l'un mourut tout enfant, mais l'autre vécut longtemps ; il fut marié, père de famille, ce qui ne l'empêcha pas, lui aussi, d'aimer l'oraison, de s'y livrer des heures entières, et d'achever sa vie dans l'extase intérieure de l'âme comme son grand frère, Jean de la Croix, tant l'empreinte maternelle avait été puissante et les avait tous pénétrés de foi durant leurs premières années !

Vous devinez si DIEU peut parler à de tels êtres. DIEU parle toujours, mes frères, mais beaucoup ne le savent pas ; ils ne font point assez de silence en eux pour entendre ce langage mystérieux qui les appelle à des choses plus hautes ; le bruit des choses courantes les étouffe en quelque sorte, les ramène sur terre et les y fixe. Les saints, eux, entendent parler DIEU. Jean de la Croix l'entendit. Dès sa première jeunesse, sitôt que son intelligence fut un peu éveillée sous toutes ces influences du milieu pauvre et de l'âme maternelle, quand DIEU parla, quand l'Esprit-Saint voulut mouvoir son âme vers les choses divines, l'enfant se recueillit ; au lieu de retourner au bruit comme font trop souvent les petits êtres de son âge, il se montra fidèle, attentif à l'Esprit qui le visitait, et se prit à aimer le

CHRIST JÉSUS, qui se levait sous son regard en une lumière chaque jour plus pénétrante et plus douce. L'impression fut telle qu'il prit pour habitude de se dire : Si JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur, était à ma place, que ferait-il ? comment parlerait-il ? Voyez-vous ce qu'il y a déjà de clarté sainte en ce petit être, comme il est bien aux prises avec le principe de vie qui fait les saints ?

Cette clarté a tout de suite son contrôle dans l'âme : elle mène aux sacrifices, et, au fond, c'est pour cela, mes frères, que si peu aiment à écouter ce que le bon DIEU vient leur dire ; d'instinct nous sentons qu'il va nous mener à quelque chose de plus généreux, qu'il va exiger plus de détachement, je ne sais quels sacrifices plus intimes. Nous avons peur, notre cœur se prend à frissonner, et la plupart du temps, hélas ! il se

dérobe. Le cœur de Jean de la Croix ne songea pas à fuir ; dans la mesure où il pouvait le faire, l'enfant se donna de volonté comme il s'était donné d'intelligence, et, dès l'âge de sept ans, nous le trouvons couchant sur un lit fait de sarments. L'instinct de la pénitence s'est éveillé ; les anges de DIEU peuvent tout espérer ; évidemment du Ciel il descend des effusions toutes divines sur ce petit être qui n'y met pas obstacle et veut bien recevoir tout ce que le Père qui est aux Cieux veut, de son côté, lui donner. On dit que, quand il servait la messe, il avait plus l'air d'un ange du Ciel que d'un fils de l'homme, et je le comprends bien. Il était là tout près de ce mystère qui absorbait si puissamment l'âme de sa mère. Ce DIEU de l'Eucharistie, qu'était-ce donc ? Sans doute, il y avait bien des

ténèbres et bien des impuissances en sa pensée ; mais il sentait que la vie était là, et, à tout prix, il voulait la pénétrer. De là ces recueils au sein desquels toute son âme d'enfant semblait passer dans le tabernacle saint qui contenait son DIEU.

Un des administrateurs de l'hôpital de Medina del Campo, Alvarès de Tolède, comprit que DIEU avait des intentions particulières sur cet enfant, et que ce serait œuvre pie que de s'intéresser à lui. Il le prit dans l'hôpital et, tout en lui assignant un service auprès des malades, il lui laissa assez de liberté pour qu'il pût continuer ses études, et se préparer à ce que DIEU voudrait un jour décider de lui. Pendant treize années, Jean de la Croix vécut de cette double vie de dévouement aux autres et d'activités constantes de l'esprit. Jour

et nuit, quand il en fut besoin, les malades le virent à leur chevet : son cœur, ému de compassion pour leurs souffrances, se donnait à eux sans compter. Et quand ils lui laissaient du temps libre, il l'employait à l'étude des Lettres. Son intelligence élevée, pénétrante, avivée encore par les habitudes de recueillement et de prière où se tenait son âme, fit des progrès admirables. A vingt ans, il était prêt à entendre les appels définitifs de DIEU. Sous toutes ces clartés qui avaient grandi, monté en lui, il comprit que la terre ne pouvait lui suffire et que DIEU l'appelait à autre chose. Il ne se refusa pas. Il n'eut même pas ces étonnements ni ces hésitations que, trop souvent, des âmes, qui sont prises d'ailleurs, qui se donneront, commencent par connaître ; il y a pour elles comme un moment

d'épouvante en face de tous les sacrifices à faire, surtout à la pensée de ceux que leur départ fera tant souffrir. Le saint ne connut pas ces hésitations. DIEU le voulait : il se donna. Seulement, où aller ? Un jour qu'il était entré dans la chapelle du couvent que les Carmes venaient de fonder à Medina del Campo, il sentit son âme envahie par une joie étrange ; c'était une dilatation intérieure qu'il n'avait jamais connue ; tout en lui criait qu'on serait bien là pour l'éternité. Il comprit ce que DIEU voulait de lui, et il entra au couvent.

Que va-t-il être au couvent avec des prémices semblables ? Évidemment, n'est-ce pas, il est sur la route de la sainteté. Au couvent, il va aimer tout ce qui est la règle même du couvent ; il va aimer le silence, d'abord. Sans silence, il n'est pas de moine ;

sans silence, on n'entend pas ce que DIEU veut dire. Comment communier à lui toujours plus ? comment entendre le « secret caché en lui dès les siècles », comme parle saint Paul ? comment arriver à l'intimité, cette intimité formidable sur laquelle JÉSUS-CHRIST a prononcé ce magnifique mot : « Je veux qu'ils soient un avec nous, un, ô mon Père, comme nous sommes un, vous et moi ? » Évidemment, il faut du silence et du silence encore, non pas seulement le silence qui fait taire les voix du dehors, mais celui qui fait taire les voix du dedans, et ce sont celles-là souvent qui sont les plus redoutables. Il faut que l'imagination s'apaise ; il faut que le cœur se laisse discipliner fortement ; il faut que ce soit la lumière qui jaillit de la face du CHRIST, du divin Crucifié, qui descende, qui pénètre

toutes les pensées, toutes les affections, toutes les activités profondes de l'âme. Eh bien, Jean de la Croix n'eut pas peur de cette discipline ; il l'aima de toute son âme, et il s'y livra tout entier. Moine de grande race, il fut de ceux qui aiment toutes les observances et les suivent joyeusement. Quand un régiment vit puissamment, c'est que le chef, qui a l'honneur de le commander, a monté les volontés assez haut pour que rien de la discipline ne leur fasse peur. Au contraire, sous cette trempe plus vigoureuse, officiers et soldats ont senti je ne sais quelle poésie profonde en tous ces sacrifices, en ces glorieuses servitudes qu'il leur faut connaître. Sous le charme secret, enivrant de cette poésie sainte, la patrie, qu'ils ont à protéger, à défendre, leur apparaît si belle et tient

leur cœur si généreux, si ardent, que tout est joie en eux. Si rude que soit la discipline, ils l'aiment d'amour, et leur cœur tressaille d'avance à la pensée des heures glorieuses qu'elle prépare. Ce sera le sacrifice suprême peut-être ; n'est-ce pas pour cela qu'ils sont nés ? Eh bien, dans un couvent, c'est la même chose. Les êtres de vraie race, sous la discipline qui les saisit, qu'elle les saisisse de jour ou qu'elle les saisisse de nuit, se lèvent joyeux, se lèvent *en action de grâces* : ils sont toujours prêts. Cela durera un an, dix ans, soixante ans ! Après soixante ans, leur énergie n'a pas fléchi. Que dis-je ? elle a grandi. Ne cherchez pas en eux ces détentes de volonté, ces lassitudes des choses trop grandes ou des choses trop saintes où s'abîment tant d'autres. Non. Ils sont sous la lumière qui vient de DIEU,

ils y sont bravement et en eux, comme dans les soldats dont je vous parlais tout à l'heure, en eux, sous l'action du chef aussi dont l'âme constamment rayonne sur leur âme, sous l'action du Chef Divin, du Crucifié tant aimé, en eux aussi se chante cette poésie des choses, la poésie de l'observance, la poésie de la pénitence, la poésie de la vie rudement menée, parce que c'est ainsi qu'on aime vraiment JÉSUS-CHRIST.

Ce fut dans ces sentiments que Jean de la Croix arriva à sa profession. Il avait étudié les grandes figures de son Ordre; il s'était comme plongé dans son passé si admirable, et du cœur des saints de sa grande famille était descendue en son propre cœur une étincelle qui ne devait jamais s'y éteindre. A peine fut-il profès, qu'il alla trouver son Supérieur, et il lui dit — il avait vingt-deux ans;

c'était un enfant — il lui dit : « Mon Père, il y a un écart entre la règle que nous suivons et la règle primitive ; je voudrais bien suivre la règle tout entière. » Je ne sais ce qu'il y eut en son accent ; il dut être singulièrement pénétrant, car le Prieur s'inclina devant cette prière, et il lui dit : « Soit, suivez la règle primitive tant que vous le pourrez ; seulement restez encadré dans la vie commune. » Il en résulta ceci : c'est que, pendant tout le temps de ses études, le Saint eut à connaître des observances plus rigoureuses qu'il ne les eût connues s'il avait simplement suivi la règle primitive, et vous devinez pourquoi : il était dans un milieu où la règle mitigée ne lui offrait, aux repas, par exemple, que des choses qu'il ne pouvait pas prendre, et, comme le Prieur lui avait dit qu'il lui faudrait suivre le courant

commun, ces choses qu'il ne pouvait pas prendre n'étaient remplacées par rien, de sorte que ses jeûnes et ses abstinences étaient doublés en quelque sorte. Jamais sa volonté ne fléchit. Il était pris par la prière, par l'élan de son âme vers DIEU à un tel degré d'intensité, à de telles profondeurs, avec une telle vérité, que DIEU le soutenait contre tout.

Mais, pendant ce temps, il n'oubliait pas non plus ce premier devoir des étudiants : pénétrer la doctrine divine. Il y a un danger pour des êtres pris par DIEU à ce degré, c'est d'en venir à cette illusion que les maîtres humains ne sont pas nécessaires. Il descend tant de clarté d'en haut que, évidemment, sous les inspirations divines, on ira beaucoup plus vite en l'intelligence des mystères de DIEU. Il n'eut pas cette illusion. C'est

une illusion de paresseux, cela, tout simplement ; c'est l'illusion de ceux qui capitulent devant le plus gros sacrifice de l'être humain. Le sacrifice qui déchire les épaules n'est rien en regard du sacrifice qui nous prend tout enfant et nous attache à des silences, à des recueils, à des activités d'esprit qui ne cesseront plus. Le gros sacrifice de l'être humain, évidemment, c'est de tenir son intelligence ardente à l'étude. Saint Jean le comprit, et il fut l'un des plus ardents et l'un des plus passionnés pour suivre tous et chacun des cours que comportait l'éducation vigoureuse de Salamanca. Mais, en même temps, il comprit ce que parfois les passionnés de l'étude oublient : il comprit que les choses de DIEU ne s'entendent pas seulement quand on est entré dans la formule traditionnelle, grâce

au secours des maîtres humains. C'est bien de savoir comment celui-ci a défini, comment tel autre a constitué et organisé telle ou telle question ; c'est bien de se mouvoir à l'aise, tenu par la main des maîtres, en tous ces problèmes si profonds que la philosophie ou la théologie soulèvent, mais cela n'en donne pas l'âme. L'âme, on ne la possède, on ne l'a conquise que quand enfin on a touché DIEU en quelque sorte, et pour cela les maîtres humains ne suffisent pas ; il faut aller à Celui qui, tôt ou tard, devient le seul Maître : il faut aller à JÉSUS-CHRIST, au Verbe de DIEU, à Celui qui s'est fait chair et qui est mort pour nous apporter le secret caché en DIEU ; il faut qu'il se penche sur nous ; il faut qu'il nous trouve attentifs, et cela non pas un instant, mais toujours, afin d'entendre ce que Lui seul

peut prononcer. Et alors, portée par ces deux activités puissantes de l'intelligence : l'activité humaine qui suit le maître humain, pas à pas, partout où il voudra conduire ; l'activité surnaturelle de toute l'âme qui se recueille afin de suivre le Maître divin dans les profondeurs où il voudra l'emmenner, sous ces deux activités, dis-je, peu à peu l'âme entre enfin en pleine conscience des choses divines ; elle en vit vraiment ; elle les sait ; elle les voit se dérouler devant elle, sous la clarté vive de DIEU. Il y avait, en la petite cellule qu'occupait le Saint à Salamanque, une fenêtre qui ouvrait sur l'église et donnait sur l'autel du Saint-Sacrement. Quand l'étudiant avait longuement essayé de pénétrer la formule de ses maîtres, il venait à cette petite fenêtre et, pendant de longues heures de la nuit, il

restait là, à genoux, demandant au Maître divin, à celui qui sait toutes choses du Père, la lumière définitive. Et il la reçut puissante ; il semble qu'il la reçut souveraine ; il semble que tous les sommets des choses divines furent éclairés pour lui d'une clarté absolue. Quand il arriva au sacerdoce, son âme était comme « ensevelie en DIEU », selon l'admirable mot de saint Paul, et il sembla qu'il ne sortirait plus de ces profondeurs. Il était pris tout entier. A sa première messe, au moment de la consécration, il y eut entre le Maître divin et lui des effusions telles, une communion si intime, que tout son être intérieur en fut comme renouvelé. Il eut alors ce rêve, qui parfois hante l'âme des plus saints dans les couvents, le rêve de s'en aller loin de tous, loin de tout bruit, loin de tout être, dans

la solitude absolue, perdu dans la prière et dans la pénitence. Il rêva de la Chartreuse ; et on en fut si impressionné autour de lui qu'on s'inclina devant son désir. Son Maître des novices l'accompagna lui-même de Salamanque à Medina del Campo, qui se trouvait sur la route de Ségovie, siège de la Chartreuse où il se rendait.

C'est à ce moment, mes frères, que sainte Térèse connut le Saint. Elle était à Medina depuis quelque temps pour la fondation de son second couvent de la Réforme. Le Maître des novices vint lui faire visite et, tout naturellement, il lui parla de ce jeune prêtre, de ce novice d'hier qui, dans l'âme des anciens comme dans l'âme des jeunes, avait imprimé un si profond respect, et qui laissait au cœur de tous de si admirables souvenirs. Il dit, avec une émotion pro-

fonde, tout ce qu'il avait lu dans cette âme, tout ce qui s'y était développé de jour en jour sous la bénédiction active et créatrice du Maître divin, et il pleurait sur ce départ, sur la perte qu'allait faire le Carmel, puisque cet enfant, demain, irait s'ensevelir au fond d'une Chartreuse. Tout à coup, la Sainte eut l'intuition qu'elle touchait à une heure décisive pour son œuvre. Elle renvoya le Maître des novices après lui avoir fait promettre de lui amener le Frère Jean le lendemain matin ; puis elle alla se jeter aux pieds de Notre-Seigneur, au Saint-Sacrement, et elle y passa la nuit entière. Les Saints, mes frères, ont de ces audaces. On raconte la même chose de saint Dominique. Un docteur, Conrad le Teutonique, était acclamé dans la ville de Bologne pour sa science et sa vertu, et les

Frères désiraient passionnément se l'adjoindre. Un des amis du Saint, Prieur de l'Ordre de Cîteaux, l'entendant avouer, dans un moment d'intimité, que DIEU ne lui avait jamais rien refusé de ce qu'il lui avait demandé, lui dit : « O Frère Dominique, pourquoi ne demandez-vous pas à DIEU qu'il vous donne maître Conrad ? » Le Saint avait livré son secret. Dans son humilité, il dit à son ami : « Je le veux bien, mais vous priez avec moi. » Ils s'enfermèrent tous deux dans l'église et y passèrent la nuit en prières, et au matin, au moment où les Frères allaient commencer l'Office, maître Conrad entra, se jeta aux pieds du Père et demanda l'habit. Eh bien, c'est quelque chose de semblable qui va s'accomplir à la fin de cette nuit mystérieuse passée aux pieds de Notre-Seigneur par sainte Tèrese.

Afin de susciter parmi ses frères du Carmel la même Réforme qu'elle commençait à réaliser parmi ses Filles, elle supplia DIEU d'incliner cet être si ardent à comprendre sa pensée et à s'y donner tout entier. Au matin, on lui amena le jeune Père ; il dit toute son âme avec effusion. Avec les Saints, on ne songe plus à l'humilité ; on livre le fond de son cœur, tant on est enveloppé par eux de la lumière et de la charité de DIEU. Le Frère Jean raconta donc tout ce que Dieu avait fait en lui ; comment il priait, comment il aimait la pénitence, et le rêve de solitude absolue qu'il venait de former. Tout à coup la Sainte, avec l'accent vaillant qu'elle mettait à toutes choses, lui dit : « Oh ! non, ce n'est pas à la Chartreuse que vous irez. Vous allez faire parmi vos Frères ce que moi je fais parmi mes Sœurs. Vous

allez vous donner à la Réforme. C'est une œuvre de sacrifice, une œuvre de sang, peut-être ; je ne sais jusqu'où il vous faudra souffrir, mais ce que je sais bien, c'est que le CHRIST JÉSUS veut cela. Vous allez vous donner. » Et alors, sans hésiter, le petit Saint se donna. Je dis : le petit Saint, car il était de si petite taille que la Sainte, qui reçut le même jour l'adhésion personnelle du Père Antoine de Hérédia, Prieur du couvent de Médina, et fort grand, lui, disait gentiment en son langage toujours si spirituel et si gai : « Me voici avec un homme et demi pour commencer la Réforme du Carmel. »

Elle décida que Jean de la Croix irait à Durvelo, où on venait de lui donner une maison, et que, là, il se préparerait à sa mission. Mais auparavant, comme elle de-

vait se rendre à Valladolid pour une nouvelle fondation, elle l'emmena avec elle, et, pendant quelques jours, il put être témoin de la vie que la Sainte faisait mener aux Sœurs. C'était bien, cette fois, la règle primitive ; sainte Térèse avait une volonté et un gouvernement si puissant et si divinement maternel, que sur les grandes routes les âmes demeuraient en la même paix qu'au fond du couvent ; elles vivaient du même silence, des mêmes oraisons, du même esprit de pénitence, dans le plein respect, dans l'observance intégrale de la règle. Jamais action d'une âme sur d'autres ne fut plus profonde ni plus absolue. Après ces quelques jours d'intimité, Jean de la Croix était bien devenu le fils de sainte Térèse. Quand il arriva à Durvelo, il y trouva une pauvreté effroyable. Il fallait

se baisser pour entrer dans les chambres de la maison. La pièce même qui servait de chapelle était si petite, que ceux qui avaient le courage d'y pénétrer ne pouvaient le faire qu'en courbant la tête. Tout était à l'avenant. Pendant deux mois, il n'eut que des herbes pour se nourrir ; mais, tout joyeux, il chantait son hosanna au Père de toute miséricorde, qui lui avait enfin montré où il le voulait jusqu'à la mort.

Après deux mois passés dans la solitude la plus absolue, lui et le Père Antoine renouvelèrent leurs vœux. C'était le 28 novembre 1568. A partir de ce moment, on peut dire que l'âme du Saint est mûre et que l'heure de la moisson est arrivée. Il exerce dès lors une action extraordinaire sur ceux qui l'approchent. On dirait que, comme DIEU, qui d'un mot peut créer des

mondes, il crée, ce qui est plus difficile que de créer des mondes, il crée des états d'âme ; il crée, en des âmes humaines comme la nôtre, une sorte de délivrance absolue à l'endroit des choses de ce monde ; il leur donne je ne sais quelle intuition du vouloir de DIEU sur elles, et le goût de tout ce dont on vit quand on monte à DIEU, le goût de la prière, de l'oraison intérieure, de la pénitence ; en un tour de main, les âmes qu'il a approchées sont prises comme la sienne. Là encore, mes Sœurs, je vous demanderai la permission de rappeler un souvenir de famille. C'est le don des Saints, cela. Quand saint Dominique fonda son Ordre, il avait à peine une douzaine de Frères groupés lentement autour de lui ; mais bientôt l'heure de la moisson arriva, et ce fut par centaines que les Frères se comptèrent. On était tout

joyeux. Au premier Chapitre général, les Frères qui s'étaient réunis ne songeaient qu'à demeurer ensemble. Hardiment le Saint les dispersa aux quatre vents du ciel. C'était ruiner tout ce qu'il avait envie de fonder ! me direz-vous. S'il n'eût pas été un Saint, s'il n'eût pas eu ce don, que je vous dis avoir été celui de Jean de la Croix, oui, vous auriez raison ; mais, avant cette bénédiction qui les envoyait sur toutes les routes, le Père avait tellement impressionné l'âme de ses Fils, que, pendant des années, à travers toutes les ardeurs et toutes les fatigues d'un apostolat qui souvent les menait au martyre, ces âmes ne se démentaient pas ; elles emportaient et gardaient fidèlement l'empreinte reçue, puissantes assez elles-mêmes pour la communiquer à d'autres sur leur route, et, comme saint Hyacinthe,

par exemple, créer couvents sur couvents, et laisser en tous la plénitude de l'esprit du Père Dominique. Eh bien, ce fut la même grâce pour Jean de la Croix. Il passe à Durvelo un an et demi à peu près ; puis, pendant quelques mois, on le trouve à Mancerra ; quatre mois plus tard à Pastrâna ; enfin il est nommé recteur du Collège de son Ordre à Alcalá. En quatre ans, il est assigné ainsi successivement dans quatre maisons avec mission de former les novices, et partout, partout, entendez bien, les âmes qu'il a touchées sont comme jetées dans le moule, si rude pourtant, si âpre, que la Mère Térése lui a donné à lui-même ; elles sont prises de la même passion pour le CHRIST, du même goût de contempler les choses de DIEU, de la même ardeur pour le sacrifice. Elles sont données comme lui-

même est donné. C'est le grand signe de la maturité divine chez les Saints. Quand enfin l'Esprit de DIEU est le maître en eux, on s'étonne de leur action, on s'étonne de leurs œuvres, on s'étonne que la vie soit suscitée par chaque mot qu'ils disent ou chacun des actes qu'ils font. C'est qu'ils sont des Saints, c'est-à-dire, mes frères, des êtres que l'Esprit de DIEU a pénétrés de sa vertu; et quand c'est l'Esprit de DIEU qui agit en nous, quand c'est sous sa motion divine que nous parlons ou que nous agissons, naturellement les âmes qui sont créées pour être mues, elles aussi, par ce même Esprit, les âmes, en entendant passer sur elles cette étrange parole, en se trouvant sous le rayonnement de cette étrange vie, s'émeuvent à leur tour et se donnent pleinement. Voilà pourquoi notre Saint eut une telle action.

En 1573, sainte Térése fut nommée Prieure, en la ville d'Avila, du couvent de l'Incarnation, où elle avait vécu avant de commencer sa Réforme. Dans l'espérance de donner une formation plus intérieure et plus puissante à ses Sœurs, elle eut l'idée de demander Frère Jean de la Croix comme aumônier du couvent, et sa demande fut exaucée. Pendant les cinq ans qu'il y resta, la vie du Saint s'écoula dans un silence de plus en plus absolu. Il n'alla jamais en ville pour de simples visites ; il n'y alla que pour le bien des âmes. Même au couvent des Sœurs, on ne le vit que pour exercer son ministère. Il y venait pour diriger et éveiller aux choses de DIEU l'âme des Religieuses ; il y venait pour dire la Sainte Messe, pour confesser ; en dehors de cela, nous le trouverons dans l'humble maison

attenante au couvent, dans le silence, dans la solitude, comme perdu en DIEU.

Le résultat, mes frères, vous le devinez : le couvent de l'Incarnation devint un foyer d'âmes contemplatives. Ce couvent, qui, jusque-là; était comme plein des bruits du dehors — les parloirs y étaient assiégés — devint un couvent plein de silence, et l'on n'y entendit plus d'autre bruit que celui qu'y faisait, au fond des âmes, l'adoration qui montait vers DIEU. Ce fut un couvent de saintes Religieuses. Dans les familles d'Avila également, ainsi que dans les autres couvents de la ville, bientôt il n'y eut pas une âme plus affamée de DIEU qui n'eût son point d'appui dans la direction du Saint. C'est à lui qu'on venait ; c'était de lui qu'on voulait le mot plein de vie qui excitait la pensée et sanctifiait les volontés. Il devint

ainsi comme un centre d'action, comme un foyer de rayonnement tout-puissant, comme celui qui disait DIEU mieux qu'aucun et le donnait vraiment à l'âme de tous.

C'était trop beau assurément, et, tôt ou tard, l'épreuve devait s'abattre sur lui. Elle fut terrible. Je vais toucher à la misère humaine, et je vous défie bien, du premier jusqu'au dernier, de vous scandaliser là contre et de dire : Je n'ai jamais connu cette misère. Nous en portons tous le germe fatal, hélas ! A côté des nouveaux couvents de la Réforme, il y avait des couvents d'Observance mitigée. Jusque-là les Religieux de ces derniers couvents passaient pour exemplaires ; l'opinion saluait en eux l'honneur, la sainteté du Carmel ; et voici que de nouveaux Frères ont surgi qui passent en des vaillances plus grandes, en

des héroïsmes plus décisifs. Il y a plus de lumière à leur front. Les foules s'émeuvent, et l'on commence à dire qu'il y a de vrais Fils du Carmel, et puis... qu'il y en a d'autres. Alors se passa un fait qu'on ne sait comment raconter et que, pourtant, il faut raconter, si l'on veut faire pénétrer, dans l'âme et dans la vie de saint Jean de la Croix. On s'empara de lui et on l'emmena au couvent de Tolède, où, pendant neuf mois, on le tint en prison. Il y avait dans le couvent une cellule au fond de laquelle se trouvait une sorte de réduit, large de sept pieds sur dix. Aucune fenêtre, sauf, au plafond, une petite ouverture de trois doigts par où pénétrait un peu de lumière. Pendant ces neuf mois, pour dire son bréviaire, le prisonnier dut attendre l'heure de midi. C'était l'unique moment où, le

soleil étant assez haut, la lumière pénétrait jusqu'à lui. Il faut vous souvenir, mes frères, que nous sommes en Espagne, et que le tempérament national y est rude parfois jusqu'à l'âpreté farouche. Notre Saint, pour ceux qui le détenaient, était un coupable ; il allait déshonorer l'Ordre du Carmel ! Ces exagérés étaient bien compromettants ! Le mouvement commencé par eux s'arrêterait évidemment dans quelque temps, et l'Ordre entier en subirait la peine et deviendrait la risée de tous. Il fallait en finir ; il fallait supprimer ces hommes, surtout le plus ardent d'entre eux. Moralement et physiquement, tout ce qui pouvait rendre plus âpre sa prison lui fut imposé. Jamais il ne lui fut permis pendant tout ce temps ni de célébrer la Sainte Messe, ni même de communier. Rappelez-vous ce

que je vous disais de son intimité avec Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, de sa passion profonde pour le DIEU de l'autel. Ses supplications répétées ne parvinrent pas à fléchir ses geôliers. Pour nourriture, il n'eut que du pain et de l'eau. Trois fois par semaine, on le faisait descendre au réfectoire, au repas du soir, et là, après des reproches sanglants, et de cruels outrages à l'endroit de la Réforme, on lui découvrait les épaules, et Prieur et Religieux le frappaient sans pitié. La flagellation qu'il subit ainsi fut si formidable que, treize ans après, le Frère qui l'assistait pendant sa dernière maladie voyait encore sur ses épaules les cicatrices profondes des blessures qu'il avait reçues. Pendant ce temps, que faisait le Saint ? Une chose bien simple : il disait merci à DIEU. Il n'y avait qu'un

moment où il faisait front, c'est quand on attaquait la Réforme, quand on disait que l'inspiration n'en venait pas de DIEU. Il rappelait alors ce qu'avait fait la Mère Tèreise en ses couvents de Filles ; il rappelait ce que lui et ses Frères avaient déjà fait eux-mêmes dans les couvents d'hommes, et, hardiment, il leur disait : « Cela vient de « DIEU ; que vous le vouliez ou non, cela « durera. » Mais quand sa personne seule était en jeu, il s'inclinait joyeux sous l'outrage qui l'attaquait en son honneur ou en son âme, plus joyeux encore quand le sang coulait de ses épaules déchirées. Enfin, il était traité comme il le méritait ! Enfin, il pouvait souffrir pour JÉSUS-CHRIST ! Il y prit un tel goût, une telle passion pour la souffrance, qu'au sortir de sa prison, se rendant, quelques jours après, au couvent

du Calvaire, dont on l'avait nommé Vicaire, il s'arrêta en passant au couvent des Sœurs, à Véaz. La Mère Anne de JÉSUS, une des premières compagnes de sainte Térèse, en était Prieure. Pendant que le Père Jean de la Croix était au parloir, elle eut l'idée de faire chanter par l'une de ses Sœurs un cantique sur le « bonheur de souffrir ». Tout à coup, on vit le Saint s'accrocher des deux mains aux grilles et tomber en extase. La pensée de souffrir pour DIEU avait suffi à le jeter hors de lui-même et en des joies inexprimables.

Que poursuivait donc DIEU par cette phase étrange de la vie du Saint ? Pour moi, je suis convaincu que c'était le baptême définitif de la Réforme. De toutes les âmes vouées à sainte Térèse, et DIEU sait s'il y en avait de grandes et de généreuses ! pas

une n'était l'incarnation aussi achevée de l'esprit de la Sainte que l'âme de celui qui, le premier, s'était donné à elle ; pas une qui se fût assouplie au même degré à tout ce qui devait constituer la vie du Carmel réformé. Les autres avaient gardé plus ou moins de leur tempérament individuel — ils vont le prouver tout à l'heure — mais lui, il s'était donné, livré à l'Esprit de DIEU en la forme pleine où il l'avait voulu prendre, et voilà pourquoi DIEU permit cette épreuve, douloureuse entre toutes ; il le sacra *martyr* de la Réforme, afin que désormais tous ses Frères tinssent leurs regards fixés sur lui. C'était la lumière posée sur le chandelier ! Le modèle vivant, l'âme de la Réforme, c'était lui ; c'était par lui qu'il fallait passer si l'on voulait en garder l'esprit.

Quand il sortit de sa prison, et ce fut une véritable série d'audaces personnelles et de miracles de la providence de DIEU qui l'en fit sortir, il devint, en effet, un de ceux à qui les couvents aimaient à confier leurs destinées. Sauf en ses derniers moments, il ne cessa plus d'être en charge ; il fut Vicaire au couvent du Calvaire, Recteur du Collège de Baëza, deux fois Prieur à Grenade, Vicaire provincial de l'Andalousie, et enfin Prieur à Ségovie. Je ne puis m'arrêter à l'étudier en chacune de ces étapes. J'aime mieux vous dire en quelques mots ce qu'il a été en toutes.

Il a été d'abord un être de prière, d'oraison intérieure jusqu'à l'extase. Déjà, avant sa prison, quand il était au monastère de l'Incarnation, à tout instant son âme semblait sortir de son enveloppe et se perdre

en DIEU. Vous savez ce qui arriva au parler un jour que le saint s'entretenait avec sainte Térése. La Sainte, comme toujours, l'écoutait à genoux de l'autre côté des grilles, et Jean de la Croix commença à parler de la Trinité. C'était le grand don de son âme : contempler le mystère de la Trinité et en parler. La Sainte dira de lui : « On ne peut parler de la Trinité avec le Père Jean, parce qu'il tombe tout de suite en extase et y plonge les autres. » Ce jour-là le Saint parlait donc ; il sentit que l'Esprit de DIEU allait l'enlever. Dans son humilité, il essaya de résister ; il s'appuya des deux mains au siège sur lequel il était assis ; mais le mouvement divin fut plus fort que tout, et le Saint, tenant toujours son siège, s'enleva jusqu'au plafond. Et la Sainte — c'était sainte

Térèse ! — toujours à genoux, s'enleva de son côté, prise qu'elle était par la même clarté, la même plénitude de bénédiction divine. Une Sœur, qui eut besoin de parler à la Mère, vint au parloir et les trouva ainsi. Dans son saisissement elle poussa un cri qui attira les Sœurs, et toutes, stupéfaites, purent ainsi contempler ces deux êtres que DIEU bénissait de la sorte. Eh bien ! quand Jean de la Croix fut sorti de sa prison, l'extase devint comme l'état normal de son âme. L'heure de la moisson avait sonné et le moissonneur moissonnait à pleins bras. Sa vie était une oraison et comme une extase ininterrompue. Nous aurons à raconter, dans deux jours, ce qu'il dit des merveilles réalisées par DIEU dans les âmes ; vous verrez bien qu'on ne peut en parler comme il l'a fait si l'on n'a pas

expérimenté comme il avait expérimenté.

Cette oraison augmenta encore son goût pour la pénitence. Souffrir était sa joie, son repos. Quand la pauvreté de son couvent allait jusqu'à la détresse, son abandon à la providence paternelle de DIEU devenait absolument héroïque. Un jour, au couvent du Calvaire, il n'y eut pas même un morceau de pain pour les Frères. Il les réunit pourtant au réfectoire ; puis il commença à parler du bonheur de souffrir pour JÉSUS-CHRIST : c'était le fond même de son âme ; il en parla avec un tel accent que bientôt les larmes coulèrent de tous les yeux, et les Frères se retirèrent tout joyeux dans leurs cellules. Quelques instants après, on sonnait à la porte : un homme de la ville s'était senti ému tout à coup intérieurement à la pensée de la pauvreté des Frères,

et il leur apportait du pain. Naturellement la cloche rappela les Religieux au réfectoire ; le Saint y arriva les yeux pleins de larmes. On lui demanda pourquoi il pleurait ainsi : « Ah ! dit-il, je pleure parce que « Notre-Seigneur a vu quelle était notre « faiblesse ; il a compris que nous ne saurions porter l'épreuve longtemps ; il [a « eu pitié de nous trop vite. » Voilà l'âme des Saints, mes frères, et avec quelle simplicité et quelle foi ils supportent tout pour l'amour de DIEU.

De ces hauteurs où le portait ce double don de prière et de sacrifice, et ce plein abandon à la Providence divine, vous devinez ce que devait être l'action qu'il exerçait sur ses Frères. Ce fut l'action d'un Saint tout simplement. Il eut le grand don de ceux qui ont mission de commander :

il aima ses Frères ; il les aima comme les Saints savent aimer ; il eut la passion du *bien divin* des âmes. Il n'eut pas le commandement des faibles, des hésitants, des volontés molles et des esprits qui ne savent pas voir. Il eut le commandement des Saints, plein de décision, de fermeté, tempéré pourtant par d'ineffables tendresses. Les souffrances du corps le trouvaient plein de pitié, et sa bonté pour les malades était pénétrée de bonne grâce et de prévenances charmantes. Les souffrances des âmes le remuaient plus encore. Aussitôt qu'une d'elles lui semblait troublée, il arrivait, pris d'une charité toute divine, pris jusqu'aux entrailles ; sa parole lumineuse et forte consolait, apaisait, sauvait. Aussi, sous cette action rayonnante du Saint, les âmes s'en allaient-elles à DIEU comme

sans effort. Il semblait que la vertu qui était en lui passait au cœur de tous et qu'un peu de sa vaillance pénétrait et transformait les pensées et les volontés, et l'on se trouvait comme naturellement héroïque à son contact. Ainsi font les vrais chefs d'hommes vis-à-vis de ceux qu'on leur confie ; ainsi font les Saints, et avec une puissance bien autrement souveraine et décisive ; ainsi fit Jean de la Croix partout où il passa.

Il avait un autre don encore qui, du reste, n'est qu'une conséquence du premier. Il avait le don de les faire s'aimer entre eux. Quoi ! direz-vous, les faire s'aimer ! est-ce qu'on ne s'aime pas dans les couvents ? Oui, on s'aime dans les couvents ; et, évidemment, si nous mettions en regard la paix habituelle qui y règne et celle qui

règne en d'autres milieux, vous diriez qu'on s'aime beaucoup. Mais ce n'est pas d'une amitié banale que le Saint les fit s'aimer entre eux. Ce fut l'amitié telle que leur vocation même la supposait, l'amitié qui fait les compagnons d'armes voués au triomphe de la même cause, l'amitié qui fait que les âmes montent au même niveau, prises de la même passion, prises de la même folie sainte d'aimer les âmes et d'aimer JÉSUS-CHRIST comme JÉSUS-CHRIST nous a aimés ; c'est tout cela qui, grâce à l'action du Saint, fermenta divinement au cœur de tous. Et voilà pourquoi je vous signale ce don qu'eut le Saint de fixer le cœur de ses Frères en la charité du CHRIST. C'est un grand don, celui-là. Avec cela, quels couvents il a faits, mes frères ! et que d'âmes éveillées par lui ont été l'hon-

neur du Carmel et l'exemple, la lumière, le soutien de tous ceux qui les approchaient !

Vous savez maintenant ce que fut sa vie pendant les douze années de pouvoir qu'à des titres divers il exerça depuis sa sortie de prison. Il avait demandé, dans une vision où Notre-Seigneur l'avertissait de sa mort prochaine, la grâce de mourir en n'étant plus en charge, et la grâce aussi de mourir dans la souffrance et dans l'humiliation. Un incident absolument inattendu vint lui apporter cette bénédiction suprême. Le Vicaire général de la Réforme, croyant d'ailleurs faire mieux, avait organisé le gouvernement en des conditions telles, que l'œuvre de sainte Térése allait en être ébranlée. Il avait fait nommer six définiteurs qu'il avait constitués en *consulle*, et il avait décrété que, sur tous les points

d'observance, ce que la consulte aurait décidé ferait loi. Avec ces âmes qui avaient connu sainte Térése, ce n'était peut-être pas dangereux encore ; mais, en face des lendemains qui pouvaient survenir, voyez-vous où cela pouvait mener ? Les Sœurs le comprirent et, sur le conseil d'un Dominicain, Dominique Bânez, que l'on trouve à cette heure pour sauver la pensée de sainte Térése comme il l'avait fait dès le premier jour au moment de la fondation du couvent d'Avila, et dont je suis tout heureux, mes Sœurs, de saluer avec vous le dévouement toujours fidèle, les Sœurs envoyèrent à Rome les règles établies par la Mère, et le pape Sixte-Quint se hâta de les confirmer. Tout était sauvé. Mais il y eut des colères, et, quand le Chapitre général se tint en 1591, le Père Jean

de la Croix, ému des accusations portées contre les Sœurs, prit leur défense. Il en appela à ses souvenirs à lui, à ses premières années passées dans la Réforme. Depuis vingt-cinq ans, il était là, combattant le bon combat ; autant qu'aucun il avait pénétré l'âme de sainte Térèse : il avait évidemment le droit de parler et de défendre son œuvre. On ne s'inclina pourtant pas tout d'abord, et, par une conséquence naturelle, il fut décidé qu'il serait désormais tenu à l'écart de tout. Il était jusque-là premier définitif, il cessa de l'être ; il était Prieur de Ségovie, on lui retira sa charge ; il ne fut plus rien. On l'envoya à Penuela, une solitude dans les montagnes de l'Andalousie. Quelques jours après, comme si cela n'eût pas suffi, comme si, là-bas, du fond de sa montagne, il eût projeté une clarté trop

vive encore, on décida — mon DIEU ! pour le bien de l'Ordre et de la Réforme ! — de le faire partir avec douze Religieux qui allaient se rendre aux Indes. On l'y envoyait comme Provincial : « Le salut de « tant d'âmes est en jeu ! lui écrivait-on ; « votre présence fera plus pour elles que la « présence d'aucun autre. » Je suppose que le Saint sourit un peu en recevant cette lettre. Il ne songea pourtant qu'à préparer son départ. Mais l'heure de DIEU était venue. La maladie l'arrêta ; il fut pris d'une fièvre intense, et bientôt cinq plaies effroyables, en forme de croix, s'ouvrirent à ses jambes. Il fallut l'intervention des médecins ; elle fut si cruelle que, du pied jusqu'au genou, les os furent mis absolument à jour. Chose étrange ! les plaies suppuraient avec une abondance effrayante

à voir, et l'odeur était d'une suavité toute mystérieuse ; personne n'y comprenait rien. Pour se faire soigner, le Saint avait eu le choix entre deux couvents. Dans l'un, un de ses amis était Prieur : c'était à Baëza. Dans l'autre, à Ubeda, le Prieur gardait en son âme un certain ressentiment contre lui à l'occasion d'un acte d'autorité que sa conscience lui avait imposé quand il était Vicaire provincial de l'Andalousie. Vous devinez que le Saint choisit ce second couvent. A peine arrivé, il se trouva en butte à toutes les âpretés et à toutes les rudesses ; la nourriture même qu'on lui donna était mauvaise. En voyant qu'au sein d'une telle souffrance on le traitait avec si peu de cœur, les Religieux du couvent s'émurent. Alors on défendit à tous de lui faire visite, et il fallut l'arrivée du

Vicaire provincial de l'Andalousie, le Père Antoine de JÉSUS, pour que toutes ces défenses fussent levées. Mais déjà le Saint avait fait son œuvre de rayonnement divin en l'âme de son persécuteur. Bouleversé par la patience et par la charité toutes divines qu'il avait constatées sans cesse en son malade, un matin, le Prieur vint à lui, le suppliant humblement de lui pardonner. Il le consulta, dès lors, sur toutes les affaires de son couvent, sur toutes les questions, personnelles et autres, que ses allures avaient soulevées, et, dit l'historien du Saint, quelques jours après, la paix profonde régnait dans le couvent, la paix que depuis longtemps on n'y connaissait plus. C'est que ce n'était plus l'esprit de l'homme qui gouvernait, c'était l'Esprit de DIEU, qui, de l'âme du Saint,

avait rayonné sur l'âme du Prieur et l'avait conquise. Ne sachant comment exprimer son repentir pour les rudesses de la première heure, le Prieur eut l'idée, un jour, d'introduire des musiciens près du Saint pour le distraire. Souvenez-vous que nous sommes en Espagne. Tout joyeux, quand ce fut fini, il s'approcha de son malade et lui dit : « Etes-vous content ? » et le Saint, sortant doucement de la contemplation silencieuse où il se tenait, lui dit : « Je n'ai rien entendu. » Évidemment, c'était naïf, n'est-ce pas ? Après la vie que je viens de raconter, à une âme qui habitait à ces hauteurs divines que j'ai dites, qui vivait en cette intimité profonde avec Notre-Seigneur et Maître JÉSUS-CHRIST, c'était naïf d'offrir une consolation de cette nature. Je la dis pourtant, parce que je la trouve

charmante. Je trouve ce mouvement du cœur ravissant. Le pauvre Prieur ne sait plus comment exprimer la peine qu'il éprouve pour tout ce qu'il a fait souffrir, et il y a là, dans cette invention de son cœur, redevenu paternel, une simplicité, une vérité d'affection, qu'assurément tous, mes frères, vous comprendrez, j'en suis sûr.

Huit jours avant sa mort, un samedi, la Sainte Vierge apparut à notre Saint et lui dit : « Samedi prochain, à minuit, tu viendras chanter les matines avec moi. » Vous devinez sa joie. A partir de ce moment, dans la mesure où l'obéissance le permettait, les Religieux ne quittèrent plus sa cellule. Dans l'une de ses visites, le Provincial lui dit : « Comme vous allez être récompensé de tout ce que vous avez souffert !

« — Ah ! mon Père ! s'écria le malade, pour-
« quoi me parlez-vous ainsi ? Je n'ai d'espé-
« rance que dans le sang et les mérites du
« CHRIST. Je n'ai pas d'autre espérance. »
Quelque temps après, un autre Religieux
répétant le mot qui était dans le cœur de
tous : Comme vous allez être béni de DIEU !
il lui dit : « Je vous assure bien qu'en ce
« moment je n'ai pas fait une action, pas
« une seule, qui ne me soit une cause de re-
« proche. » Voyez-vous l'âme des Saints, mes
frères ? Je ne sais rien, pour moi, de plus ca-
ractéristique : cela me révèle la profondeur
de l'union de notre Saint avec DIEU plus que
toutes les extases du monde. Les Saints
vivent en ces humilités étranges ; ils se me-
surent toujours, les Saints, à ce que DIEU
leur donne, et non pas à ce qu'ils sont par
rapport à celui-ci ou à celui-là. Ce que DIEU

leur donne est sans mesure ; c'est l'infinie charité qui est à l'œuvre en eux ; ils se sentent impuissants à recevoir tout le don qui descend sur eux et à mettre tout ce don en œuvre ; voilà pourquoi il n'y a ni une pensée, ni un désir, ni une action, et ils disent cela en toute sincérité et vérité, qui ne leur cause des reproches, parce que tout cela est moindre que la charité qui est venue les chercher et les bénir.

Le jeudi qui suivit, il demanda la Communion et il voulut la faire, admirables attentions du cœur des Saints ! à l'heure même où Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST avait institué l'Eucharistie, comme s'il eût voulu relier ces dernières minutes de sa vie terrestre à celles qu'il avait vécues avec tant d'émotion aux premières heures de son enfance monastique. Vous vous rappelez

cette petite fenêtre de la pauvre cellule de Salamanque qui donnait sur l'autel du Saint-Sacrement. Pris toujours de la même passion pour le DIEU de l'autel, il voulut que ce fût comme en un mouvement d'action de grâces infinies au Maître qui nous a aimés assez pour se laisser ainsi parmi nous, et à l'heure même où l'institution du Sacrement avait eu lieu, que s'accomplît sa dernière Communion. A partir de ce moment, il entra en des silences et en des recueils plus profonds encore. Le lendemain, c'était le vendredi, vers cinq heures du soir, il demanda l'Extrême-Onction. Vous devinez dans quels sentiments intérieurs de paix et de joie divine il la reçut. Puis il se tut à nouveau. Il semblait comme perdu en son adoration intérieure. Jusqu'à neuf heures, il ne fit aucun mouvement.

A ce moment, entendant sonner l'heure, il s'écria tout joyeux : « Dans trois heures, « j'irai au Ciel dire les matines. » A dix heures, la cloche d'un couvent voisin de Religieuses les appela au chœur. A nouveau, il sortit de sa prière, et, tout rayonnant, il répéta : « Et moi aussi, par la bonté de DIEU, je vais aller dire les matines au Ciel avec la Sainte Vierge. » A onze heures, il se dressa tout à coup sur son lit, et, avec une plénitude de joie, une sorte d'extase qui ravissait son corps comme son âme, il s'écria : « DIEU soit béni ! comme je me trouve bien ! » Vers onze heures et demie, il demanda que les Frères fussent rappelés : lui-même avait supplié qu'on les envoyât prendre un peu de repos. Ils vinrent. Le Père Provincial était tombé à genoux avec tous les Religieux, et il demandait au

mourant de les bénir. Dans son humilité, le Saint ne pouvait comprendre. Le Provincial insista doucement, respectueusement, et, ne pouvant fléchir son humilité, il commanda. Le Saint dut s'incliner : il bénit ses Frères ; et, par une dernière délicatesse, comme s'il eût voulu laisser sa foi dans l'avenir de la Réforme au cœur de tous, il bénit les Frères présents et les Frères *futurs*. La scène était si émouvante que le Frère chargé de sonner oubliait que l'heure était venue. Ce fut le Saint lui-même qui l'avertit, et le pauvre Frère dut faire le sacrifice de ces dernières secondes et aller sonner l'Office. Dès le premier coup de cloche, sortant pour la première fois de son humilité, comme si déjà il était perdu dans la gloire de DIEU, Jean de la Croix regarda longuement, affectueusement cha-

cun d'eux, puis il prit son crucifix, y colla ses lèvres, ferma les yeux et s'endormit.

Voilà la mort des Saints, mes frères, la mort que nous devrions tous faire ! Voilà comment ils ont aimé JÉSUS-CHRIST toute leur vie, et la bénédiction qu'ils en reçoivent à l'heure suprême. N'est-il pas vrai que l'Église a raison, dans ce troisième Centenaire, de nous amener aux pieds de saint Jean de la Croix ? N'est-il pas vrai que ce Saint a de singulières et puissantes choses à nous dire ? N'est-il pas vrai qu'il sait, comme saint Paul, comme saint Jean, comme tous les grands Saints, qu'il sait le « secret caché au cœur de DIEU, » et qu'il peut nous le redire, mes frères, avec un accent qui sera, si nous le voulons, absolument décisif sur nos vies ?



23 NOVEMBRE

MONSEIGNEUR ¹

MES RÉVÉRENDES MÈRES,

MES FRÈRES,

Dans une extase que saint Jean de la Croix eut au couvent de Ségovie, Notre-Seigneur lui dit : « Quel salaire veux-tu « pour tout ce que tu as souffert pour moi ? » Et le Saint répondit du fond de son âme : « Seigneur, souffrir et être méprisé pour « vous. » Souffrir ! Beaucoup de Saints, aux pieds du Crucifié, ont compris cette loi et l'ont aimée passionnément ; beaucoup en-

1. Sa Grandeur Monseigneur Hugonin, évêque de Bayeux.

core, et tous, on peut dire, quand le mépris tombait sur eux, se sont inclinés et, grâce au secours de DIEU, se sont relevés joyeux. Mais porter dans l'âme, comme une flamme toujours avivée, ce besoin passionné du mépris — et la vie que je vous ai racontée hier vous a montré à quel degré le Saint avait connu et aimé le mépris — eh bien, dites, cela, comment l'expliquer ? C'était un être de notre race, et vous savez si nous frémissons lorsque quelque chose qui ressemble, de si loin que ce soit, au mépris, nous menace. Tout en nous se cabre ; nos égoïsmes et nos orgueils se révoltent, et nous souffrons, à ces minutes-là, plus que si on nous meurtrissait ou brisait les membres ! Qui donc a fixé l'âme du Saint en ces héroïsmes, étranges même chez les Saints ? Mes frères, c'est la lumière dans laquelle

il a vécu. Avant tout, saint Jean de la Croix a été un contemplatif. Il a souffert ; il a eu les épaules déchirées ; il a connu tous les délaissements du cœur ; son âme a été plongée comme en un océan d'humiliations ; et pourtant ce n'est pas là ce qui nous fera comprendre à fond la nature de sa sainteté. Avant tout cela, et pour être tout cela, saint Jean de la Croix fut tout d'abord un affamé des choses de DIEU, un voyant qui eut toute science et toute expérience à l'endroit des créations divines que la paternité de DIEU peut réaliser dans l'homme. Là, il est vraiment comme un souverain dans son domaine ; on peut dire qu'il est chez lui ; il s'y meut avec une aisance, avec une liberté, une plénitude de clarté admirable.

Un de nos Pères, au soir de sa mort,

appelé comme la foule par la petite cloche qui annonçait son décès, s'était dit à part lui : J'emporterai une relique. Et quand il fut près du Saint, l'idée lui vint de couper l'un de ces doigts qui avaient écrit si admirablement de DIEU. Il faut dire qu'entre le Saint et lui il y avait communion de père à fils. L'ayant vu, un jour, en prière et tout enveloppé d'une lumière céleste, son cœur s'était dépris tout à coup de ce qui, jusque-là, le tenait attardé, et il était entré dans l'Ordre de Saint-Dominique. Au souvenir de cette grâce, il s'était dit : J'emporterai une relique, j'emporterai l'un de ses doigts. Mais au moment où le Religieux se disposait à couper ce doigt, le Saint, humble jusque dans la mort, retira sa main, et le Père Dominique Sotomoyor s'évanouit. Je suis bien plus hardi que lui, mes frères,

je veux toucher, non pas à un doigt du Saint, mais à ce qui a été le Saint des saints en son âme : je veux toucher à la vision même qu'il a eue de DIEU ; je veux essayer de vous faire comprendre ce qu'il nous en a raconté. Comment dire ces choses ? Je pourrais vous dire que, depuis de longs mois, j'ai essayé de vivre au contact du Saint afin de pouvoir vous parler de lui ; je pourrais vous dire qu'il est venu, de son âme à la mienne, des joies profondes et des clartés que je crois réelles et profondes aussi ; et pourtant, au moment d'entrer, aujourd'hui et demain, en ces choses d'au-delà, dont il va nous parler et dont il veut que je vous parle, je me prends à trembler, et je me demande ce que le Saint va penser du pauvre commentaire de sa doctrine que je vais tenter de vous donner.

La parole de saint Jean de la Croix, mes frères, possède une autorité incomparable. Il parle comme un être qui sait ; car n'allez pas le prendre pour un inspiré qui a senti passer sur sa tête je ne sais quels souffles à part et s'est éveillé tout à coup en un monde insoupçonné jusque-là. Saint Jean de la Croix, qui, en effet, est un inspiré, un visité de la lumière directe, immédiate, de DIEU, est, en même temps, un travailleur et un traditionnel. Je n'en sais pas qui possède mieux toute la science théologique et qui l'ait conquise avec des labeurs plus sincères et plus persistants. Tout le temps de ses études, implacable contre lui-même, il a connu les rudes disciplines de l'esprit. Quand on nous mène à un premier contact avec les choses, il y a des joies, de l'élan, parfois même une sorte d'ivresse ; mais

quand on nous mène au fond et que l'on nous dit que désormais c'est là que nous vivrons, il y a tant d'efforts à connaître, tant et de si continues énergies à dépenser, que les persistants sont bien rares. Saint Jean de la Croix fut un de ces persistants. Il a été un étudiant passionné, et c'est ce qui donne à sa langue une clarté si vive ; il a vu les choses, non pas l'une après l'autre, comme en détail : il les a vues par où elles se relient les unes aux autres. Il se meut en une synthèse achevée. Tout est éclairé pour lui par des principes qui rayonnent du point central jusqu'aux extrémités de chacune des questions qu'il touche. Bien qu'il aborde à des choses qui sont « d'au-delà », je le répète, sa langue demeure toujours d'une simplicité admirable parce qu'il a été formé par des maîtres qui possédaient,

qui savaient, et que lui-même est sorti de leurs mains sachant bien. Si vous ajoutez à cela, à cette science conquise par les efforts prolongés de sa pensée, si vous ajoutez la lumière d'ordre expérimental, d'ordre tout divin, si vous ajoutez ce qui lui est venu de « la face du CHRIST », comme dit saint Paul, si vous ajoutez ces dons mystérieux dont lui-même nous parle quelque part, et qui ont créé en lui littéralement l'intuition des vérités qu'il expose, vous devinez ce que doit être sa doctrine et la langue en laquelle il la déroule. Je ne sais pas de penseur plus profond, de théologien plus consommé, d'être (et je vous signale cela) moins imaginaire et plus profondément intellectuel et rationnel en tout ce qu'il dit ; c'est la *pensée* même, on peut dire, au point de vue humain, comme on pourrait dire au point de vue

divin que c'est la *foi* même, la pensée humaine en sa plénitude, la foi divine en sa plénitude aussi, autant qu'âme humaine puisse s'ouvrir pour recueillir ces deux flots de vie, pour boire à ces deux sources magiques de la vie.

Notre premier contact avec les choses de ce monde se fait par les sens. Si nous n'avions pas des yeux qui puissent s'ouvrir pour contempler les objets qui sont en dehors de nous, si nous n'avions pas des oreilles qui puissent entendre tous les bruits, depuis les murmures les plus doux jusqu'aux tonnerres les plus formidables, si nous n'avions pas chacun des cinq sens qui nous mettent en communion avec toutes les manifestations possibles de la vie dont la nature entière est le théâtre, nous pourrions porter en nous ce par quoi nous sommes de

la race humaine, ce que saint Jean appelle une « lumière vraie », ce qui nous fait des « semblables de DIEU » ; au fond nous ne serions que des sépulcres fermés, scellés pour toujours dans les ténèbres. Sans les sens, la raison ne s'éveille pas ; la pensée demeure sans activité ; nous ne vivons pas. D'autre part, les sens nous font pénétrer comme aux avenues des choses et nous permettent de saisir les formes extérieures sous lesquelles chacune se traduit ; mais, si nous nous en tenions là, le fond mystérieux que supposent ces formes sensibles nous échapperait, et ce fond, c'est l'essence même des êtres. Si nous n'avions que les sens, nous serions comme éparpillés et dispersés au sein d'une mer de sensations qui nous envahiraient de partout ; nous ne serions pas l'être que nous sommes, capable de penser, capable de dominer les

choses ; nous ne serions pas le roi des mondes, comme se plaît à le dire la philosophie humaine aussi bien que la théologie divine ; nous ne serions que le pauvre être ballotté par tous les courants qui passeraient sur lui. Nous resterions intellectuellement moindres que nous-mêmes, encombrés de partout, et bientôt, comme il arrive à tous ceux dont la vie est dispersée, qui jamais ne connaissent les recueils et les silences féconds, bientôt nous arriverions à des lassitudes profondément douloureuses et peut-être au découragement ; las de flotter sans pouvoir nous fixer à rien, nous renoncerions à gouverner et finirions par nous abandonner en désespérés au tourbillon incessant des sensations. Mais il y a autre chose en nous ; il y a la raison ; il y a la « lumière vraie » qui, appuyée sur ce que les

sens lui ont apporté, pénètre plus avant et va jusqu'au Saint des saints qui nous échappait jusque-là. C'est en effet au côté immuable, à l'essence même des choses que la raison s'attaque et dont elle s'empare ; c'est là qu'elle établit sa demeure et se fixe triomphante. Nous avons ainsi une science réelle des êtres ; nous pouvons différencier l'un de l'autre, distinguer une essence d'une autre essence. Mais voici que cette puissance, qui déjà vient de se révéler si pénétrante, si souveraine, va accuser bien davantage encore la richesse qui est en elle. Ces essences, qui sont la cause de tous les phénomènes perçus jusque-là par mes sens, elles-mêmes, d'où viennent-elles ? Et l'horizon s'élargit, s'élargit sans mesure, s'élargit littéralement à l'infini. Qui donc a mis là ces essences diverses ? Pourquoi

un chêne ici et à côté ce brin d'herbe ? Pourquoi telle fleur et pourquoi tel animal ? Et l'homme, plus haut que tous, qui l'a créé ? qui a fait cette puissance étrange ? C'est la notion de cause qui s'éveille, c'est ce par quoi ma raison va être vivifiée en toutes les possibilités de développement qui étaient en elle. Porté sous la clarté qu'elle fait en moi, je m'en vais franchissant la nature entière, je m'en vais, au delà de tous les créés, saisir en son grand silence, en son mystère éternel, Celui-là seul qui peut être cause de toutes choses ; je salue la Cause des causes ; je suis aux pieds de DIEU ; c'est lui, c'est le Père de la vie, c'est le Père de toute lumière, c'est le Père de toute pensée que je salue à deux genoux.

Assurément, quand l'homme a pris cons-

science de tout ce domaine que sa nature lui soumet, il se sent singulièrement grandi, et quand on vient lui dire : « Tu es à l'image de DIEU, » il ne songe plus à s'en étonner. Sommes-nous pourtant au bout de son activité ? — Si DIEU n'a fait de moi qu'un fils de l'homme, évidemment, j'ai atteint mes frontières ; je ne ferai pas un pas de plus. Je pourrai revenir sur les chemins déjà parcourus, reprendre élément à élément tout ce qui constitue ces mondes qu'on a fait miens, essayer d'en lire la loi avec plus de profondeur ou plus de simplicité, mais évidemment je n'irai pas plus loin. DIEU, je le sais comme la cause de tout ce qui existe. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que je sais de Lui tout ce que chaque être a pu m'en raconter ; cela veut dire que je sais de DIEU tout ce qu'il

a exprimé de sa vertu à travers la création tout entière. Qu'est-ce que cela, je vous prie ? Est-ce la vue directe de DIEU ? Suis-je aux prises avec son mystère tel qu'il le vit en lui-même ? Évidemment non, n'est-ce pas ? Je n'ai, après tout, si riches, si magnifiques qu'elles soient, je n'ai que des clartés de reflet : je prends chaque élément, chaque groupe d'êtres, et je lui demande de projeter sur DIEU toute la clarté dont il est l'occasion, qui jaillit de la compréhension que j'ai de sa substance et de tous les phénomènes qui s'y produisent, et c'est ainsi que la face de mon Père du Ciel s'éclaire pour moi. Il monte, en effet, une lumière réelle de tous ces mondes, qui tous sont créés de DIEU et racontent sa Puissance, sa Sagesse, sa Gloire infinie. Évidemment il y a là pour ma pensée

des joies profondes. Pourtant, jusque-là je ne sais pas encore ce qu'est DIEU en Lui-même ; il y a tout un mystère, et c'est le vrai mystère de DIEU, au fond, c'est DIEU tel qu'il vit sa vie qui ne m'est pas raconté. Si, par bonheur, ce DIEU s'était pris à m'aimer assez pour vouloir me révéler ce qui fait sa vie, ce qui constitue son mystère, ce qui fait son éternelle contemplation et béatitude à Lui ! S'il s'était dit : Je m'en vais l'aimer comme un fils ! Si c'était vrai, ce que nous dit saint Paul : *Prædeslinavit nos in adoptionem filiorum !* Il nous a prédestinés à devenir ses fils ! Cette fois, c'est le monde divin qui s'ouvre devant nous ; c'est le Père, c'est le Verbe, c'est l'Esprit qui sont devant moi, m'invitant à m'asseoir au milieu d'eux comme un être auquel on va livrer l'éternel secret,

le secret, comme dit saint Paul, caché au cœur de DIEU dès les siècles ; c'est littéralement toute la vision de DIEU, c'est littéralement toute la charité de DIEU, tous les trésors de sa paternité qui vont m'être livrés. Je suis un fils assis au foyer de son père avec de pleins droits sur ce qui constitue la richesse de la famille ; évidemment il n'y aura pas de secret pour moi. Croyez-vous que la parole de DIEU ne va pas réaliser ce qu'elle exprime ? Croyez-vous que DIEU ne va pas obéir au désir profond qui vient de lui saisir le cœur ? Et alors, il y aura devant moi, non pas des mondes extérieurs à DIEU, et exprimant quelque chose de sa vertu avec une richesse qui va croissant sous mes regards et qui déjà, humainement parlant, ferait la béatitude de ma raison ; il y aura, descendus sous la parole divine et

créés de toutes pièces devant moi, des mondes que je n'aurais jamais connus sans cette parole qui est venue me les apporter ; il y aura le monde divin lui-même, il y aura le Père, et puis, au sein du Père, éternellement naissant, son Verbe, et puis du Père et du Verbe en regard l'un de l'autre, éternellement procédant et jaillissant, l'Esprit d'amour infini qui les relie l'un à l'autre ; et comme ils se sont donnés à moi, comme je suis appelé à communier à eux, il y aura une histoire du Père et du Verbe et de l'Esprit vis-à-vis de moi, vis-à-vis de ma race tout entière ; oui, il y aura une histoire écrite comme en lettres de flamme en l'âme des meilleurs parmi nous, et je n'aurai, pour la comprendre, qu'à me pencher, qu'à ouvrir les yeux sur une âme comme celle de Jean de la Croix, ou celle de

Dominique, ou celle de Térése, ou celle de Catherine de Sienna ; je n'aurai, dis-je, qu'à me recueillir, et je lirai ce qu'est le Verbe de DIEU vis-à-vis de l'âme humaine ; je verrai qu'il l'aime sans mesure, qu'il l'a aimée à la folie, qu'il l'a aimée jusqu'à porter notre péché sur ses épaules et à l'expié dans les souffrances effroyables du Calvaire ; je verrai que ce Fils de DIEU l'a aimée jusqu'à l'emmener en plein cœur du Père pour lui livrer son propre héritage. C'est à lui, c'est à sa « nature », entendez bien, que je suis devenu participant ; c'est à sa clarté, cette clarté qu'il trouve en son Père dès l'éternité, que je vais communier, et c'est cette communion qui va me faire fils de DIEU. Puis, c'est l'Esprit. En mon âme je ne sais pas lire toujours l'action de l'Esprit-Saint : je lui laisse si peu de liberté,

à l'Esprit-Saint! Mais dans l'âme d'un Jean de la Croix, voici que je lis, et les lettres sont splendides et si faciles à lire, tout enveloppées qu'elles sont de la clarté divine, j'y lis ces créations mystérieuses, j'y lis ces motions toutes-puissantes et décisives qui ont pris le Saint en la misère où je suis, au sein des mêmes impuissances et sous les mêmes menaces, et qui l'ont soulevé, entraîné et littéralement fixé en DIEU ; il n'en sortira plus. Pourquoi? C'est que nous sommes aimés de DIEU ; c'est qu'il y a une histoire de l'Esprit-Saint vis-à-vis de nous aussi réelle que l'histoire du Verbe Incarné lui-même ; c'est que ce qui me fait fils de DIEU c'est une réalité adorable ; ce n'est pas je ne sais quelle formule en laquelle, à tel moment, on m'aurait baptisé : c'est une réalité vivante et substantielle ; c'est DIEU

même, le DIEU vivant qui m'est donné, entendez bien ; je suis de sa famille ; je suis assis à son foyer comme un être qui n'est plus ni « hôte » ni « étranger » ; je suis « l'ami » qu'on aime, pour lequel on va mourir ; je suis celui que DIEU veut associer pour l'éternité à sa Béatitude même, et voilà pourquoi c'est l'Esprit d'amour Infini qui vient, qui transforme ma volonté, qui prend ce cœur qui n'en finissait pas d'être délivré, et le soulève enfin et l'envoie au Père qui est aux Cieux. Et de ce Père, il y a une histoire aussi. Oh ! celle-là nous ne la saurons que lorsque nous serons dans la vision définitive du Ciel. Pourtant, comme JÉSUS-CHRIST nous en a parlé ! comme c'est bien la science divine, éternelle qu'il a lui-même du Père, qu'il nous a laissée dans l'Évangile ! Le Père qui

est aux Cieux, c'est le père du prodigue ; c'est le père aux tendresses sans fin ; c'est le père aux pardons toujours renouvelés ; c'est le père aux bras tendus vers l'être qu'il s'est pris à aimer sans mesure. C'est étrange, n'est-il pas vrai, mes frères, que DIEU nous aime de la sorte, qu'il y ait une histoire de DIEU comme celle que je vous dis, que le Père et le Verbe et l'Esprit-Saint soient ainsi en activité acharnée tant que nous sommes sur terre, afin d'en finir avec tout ce qui nous attarde, afin de nous prendre tout entiers et de nous emmener enfin en l'éternelle et infinie vision !

Ce qui nous unit à DIEU à ce degré, vous le voyez, c'est la participation à ce qui est sa vie même. DIEU s'est donné, comme disent les saints Pères, *in eo quod est proprium sui*. Le Verbe de DIEU, le Fils con-

substantiel au Père a partagé « son héritage » avec nous ; il nous a faits participants de sa vision : c'est ce que nous appelons la *lumière de foi*. Ce n'est plus la clarté de reflet qui montait tout à l'heure de la création tout entière, et qui peu à peu irradiait d'en bas la face de DIEU ; c'est la lumière qui descend du « Père des lumières », *a Patre luminum*, comme l'appelle si adorablement saint Paul ; c'est la lumière qui descend d'en haut et qui nous apporte la science du Père et du Verbe et de l'Esprit. Voilà en quel cadre nous avons à vivre. C'est ce qu'a admirablement compris saint Jean de la Croix et ce qu'il n'a jamais consenti à oublier un instant..., car nous, nous oublions, hélas ! Les choses de DIEU, même ceux qui semblent les savoir bien, même ceux qui ont mission de les dire, prêtres et moines, même

ceux qui ont pénétré plus avant et d'une façon plus décisive, il semblait, à certains moments, tous les oublier, et ceux qui nous voient et nous entendent ne savent plus bien qui nous sommes. Puisque l'Esprit de DIEU « rend témoignage en nous que nous sommes fils de DIEU », et puisque nous avons le bonheur d'en avoir pris conscience, pourquoi l'oublions-nous ? Saint Jean de la Croix ne l'a jamais oublié, et c'est pourquoi il a vécu comme je vous l'ai dit hier, et pourquoi aussi il a écrit. Et, écrivant des choses divines, de cette richesse divine qui est sur nous, saint Jean de la Croix a cru qu'il y avait une discipline d'âme à connaître, afin d'entendre tout ce que DIEU veut nous dire, afin de comprendre chacun des mots mystérieux qu'il murmure en nous ; et voilà pourquoi, au lieu de nous attarder dans ce qui ne

nous apporte que le bruit des choses du dehors, dans tout ce que les sens, par exemple, peuvent nous dire sur les mondes extérieurs comme sur nous-mêmes, dans tout ce que l'imagination peut révéler ou la raison formuler, hardiment il a dit : Vous ferez le sacrifice des sens, vous ferez le sacrifice de l'imagination, vous ferez le sacrifice de la raison même. Qu'est-ce à dire ? Cela veut dire que, pour entendre les choses de DIEU, vous ne passerez pas par tous ces mondes créés qui ne peuvent vous dire la parole *substantielle*, qui ne peuvent vous donner la lumière définitive dont vous avez besoin. Mais alors que vais-je devenir s'il me faut ne plus tenir aucun compte de ce que les sens m'apportent ? Qui vivifie ma raison, en définitive, sinon tout ce monde de sensations qui, à tout instant, la font plus active,

avivent sa puissance et l'obligent à penser ?

Il faut bien distinguer, mes frères, entre ce qui est du commencement et ce qui est de la fin. Il est bien évident que, si vous n'étiez pas éveillés à tout ce monde que les sens vous aident à pénétrer, à cette première conscience des choses qui naît de la sensation, il est bien évident que vous seriez un pauvre être ignorant ce qu'il a mission de connaître, et que ce ne serait pas le lieu de supprimer absolument ce monde de votre vie comme le veut saint Jean de la Croix. Saint Jean de la Croix ne parle pas pour le petit enfant qui commence à vivre. Il parle surtout, et il a soin de nous en avertir, pour les Religieux et les Religieuses de la Réforme carmélitaine ; il parle aussi pour les directeurs d'âmes, par conséquent pour des êtres renseignés sur ce que les sens et la rai-

son peuvent produire de lumière en nous. Parlant à ces initiés, il leur dit : Les sens et la raison vous tiennent en deçà de DIEU ; trop souvent, à force de multiplier sensations ou arguments, ils étouffent l'âme et lui enlèvent tout air respirable ; elle n'a ainsi ni paix, ni silence intérieur ; sa communion à DIEU demeure banale. Eh bien, sacrifiez tout cela. Votre âme se disperse en des choses moindres qu'elle-même et moindres que DIEU, grâce à la pauvreté de ces sources de vie. Montez plus haut. Tout cela, c'est de la nuit ; la lumière vraie est celle qui descend de la face « de DIEU ». C'est la lumière de foi. Tenez-vous à elle. Et comme il y a un lien profond entre toutes les puissances de l'âme et que souvent la pensée est infirmée par ce qui se passe dans la volonté, veillez sur la volonté,

veillez sur les appétits qui vont s'éveiller en vous au choc des sensations survenues. Il y a devant vous des biens extérieurs, des biens temporels, des biens de nature ; vous avez de la grâce, du charme, de la santé, de la force ; vous avez de la richesse, une situation, des honneurs, des plaisirs. Si vous endormez votre âme en tout cela, vous êtes perdus. Il y a des choses plus hautes que vous ne soupçonnerez même plus ; vous allez vous enliser comme tant d'autres. Veillez, et dans ce débat que vous connaissez, qu'il faut mener chaque jour, à toute seconde, entre ce qu'il y a de meilleur en nous, ce qui s'y éveille sous la bénédiction de DIEU, et ce que les choses extérieures nous apportent, au lieu de vous répandre en ces choses du dehors qui sont toujours à la porte et menacent de faire invasion, si vous preniez.

votre cœur et que bravement vous disiez au Père qui est aux Cieux : Il en sera comme vous voudrez : ah ! peut-être, au commencement, appelleriez-vous cela du sacrifice ; mais bientôt, quelle délivrance ! quelle liberté intérieure ! comme l'âme s'en irait d'un battement d'ailes joyeux au Père qui l'attend, et quelle clarté s'y ferait, quelle vie s'y manifesterait ! A la place de ces eaux, au flot toujours troublé et mouvementé, contenant en soi ces matières en suspension qui n'en finissent pas de sombrer, ce serait le lac qui, lui, en sa paix profonde, a laissé retomber tout ce qui diminuait la limpidité de ses eaux, et au sein duquel le ciel peut refléter toutes ses splendeurs. Ainsi font les Saints ; ainsi font les contemplatifs qui consentent à sortir de tout ce flot de choses que la sensation apporte.

Saint Jean de la Croix a des audaces de Saint en face de ce pauvre être, si chétif de volonté, que nous sommes. Il dit : Tous ces biens sensibles, qui, jusque-là peut-être, vous semblaient nécessaires, considérez-les comme rien ; si les événements vous en privent, n'en éprouvez aucune douleur ; si vous les avez en abondance, n'en ayez aucune joie ; restez sans émotion si vous êtes menacés de les perdre, et si vous devez un jour les posséder, n'en faites pas pour cela l'objet d'espérances qui seraient indignes de vous. Tout cela, c'est moindre que DIEU. De par le don qui vous a été fait, vous êtes un fils de DIEU : vous êtes orienté au Père, au Verbe, à l'Esprit. DIEU vous a faits de sa famille ; c'est de sa richesse infinie que votre âme doit s'enivrer jour par jour ; laissez donc ce

monde créé qui, en somme, ne peut que vous attarder, laissez ce qui ne peut rien pour la grande et sainte vision que vous avez à poursuivre. Désintéressez-vous de tous les biens sensibles.

Et il ose ajouter : Désintéressez-vous même des données de la raison. Dire cela, c'est créer comme à plaisir un obstacle entre soi et les intelligences de tous les temps. Car vous croyez que nous sommes plus ardents d'intelligence qu'on ne le fut à d'autres siècles. Peut-être sommes-nous plus dispersés et avons-nous les activités secondaires de l'esprit plus mouvementées, plus passionnées qu'à certaines époques ; mais les activités profondes, les activités qui font le vrai penseur, qui font de nous le vrai semblable de DIEU, il ne faudrait pas croire que notre époque en a le privilège.

Il n'y a qu'à voir l'état des cerveaux et la façon dont ils communiquent entre eux. La paix en est absente, parce que la lumière des sommets qui les rallierait dans l'unité a disparu. Les cerveaux qui pensent et sont recueillis assez pour monter jusqu'à cette lumière meilleure, jusqu'aux principes qui éclaireraient tout le reste, sont prodigieusement rares. Mais encore y a-t-il pourtant des croyants de la raison, qui chantent sa puissance. C'est avec respect et avec admiration qu'il les faut saluer. Il y a ceux, par exemple, qui ont fouillé les entrailles du globe, en ont raconté l'histoire, assise par assise, et qui peuvent dire : A tel moment, en telle phase, les choses se sont passées de la sorte. Il y a ceux encore qui nous ont emmenés en pleins cieux et nous ont raconté l'histoire des astres, la nature des éléments

qui les composent, leur volume, leur masse, leur vitesse et les actions et réactions prodigieuses, actives et passives, dont ils sont le théâtre. Ailleurs, dans les sciences mathématiques, en physique, en chimie, dans les sciences de la vie surtout, des efforts merveilleux ont été accomplis, des découvertes glorieuses ont été faites. Et voici un Saint qui se lève ; il est établi dans la lumière qui fait le chrétien ; et à ces êtres enivrés de la puissance de la raison et qui d'ailleurs fondent avec elle de si grandes choses, il dit : Sacrifiez la raison ! Mes frères, il faut entendre la parole des Saints. Jean de la Croix nous dit ici qu'il parle aux âmes religieuses, et *en regard du mouvement qui les emmène en Dieu*. C'est à celles-là qu'il dit : Si vous voulez réaliser *l'union qui vous est permise avec Dieu*, il faut faire le sacrifice

de la raison et le sacrifice des sens. Évidemment cela veut dire simplement qu'il ne faut pas puiser la vision que vous cherchez sur DIEU dans ce que les sciences peuvent vous apporter ; cela veut dire que la philosophie humaine, appuyée sur ses propres forces, ne pourra jusqu'à l'éternité balbutier que ce qu'elle en trouve à travers les manifestations créées, par conséquent ne pourra jamais vous donner que la lumière de reflet dont nous avons parlé. Or, c'est la lumière *directe* que vous voulez : celle-là descend d'en haut. Si vous voulez être les contemplatifs que votre vocation de fils de DIEU exige de vous, il faut qu'à un moment donné, si passionnés de la science et de l'intelligence que vous soyez, vous cessiez d'appuyer sur ces activités humaines le mouvement de votre âme, et que vous la

livriez tout entière à des recueils plus saints encore, à des adorations intérieures plus profondes. Ce ne sera que sous la clarté qui naîtra de DIEU en vous que vous pénétrerez son mystère. Voilà ce que dit saint Jean de la Croix, et il a bien le droit de dire ces choses puisqu'il en vit, puisque son âme est le théâtre constant, jour et nuit, des créations réalisées par DIEU en lui, puisque toute sa prière, toute sa vie d'âme en est l'expression.

Pourquoi ne savons-nous pas ces choses, mes frères ? pourquoi ne les vivons-nous pas en la mesure personnelle qui est marquée de DIEU pour chacun de nous ? Que faisons-nous de l'intelligence qui est en nous ? que faisons-nous de notre volonté ? que faisons-nous de notre cœur ? Ces magnifiques puissances qui pouvaient chacune

s'ouvrir littéralement jusqu'à l'infini et recevoir tout le flot de vie qui descend de DIEU, qu'en faisons-nous, dites ? On s'étonne que le monde se soit éloigné du CHRIST JÉSUS et l'on accuse l'homme ennemi, celui qu'on dit être venu semer de l'ivraie. Mes frères, ce n'est pas sur la poitrine de l'homme ennemi qu'il faut surtout frapper, mais sur notre poitrine à nous, qui avons mission d'être les témoins de DIEU, puisque la vertu de DIEU nous avait touchés. Il faut que le simple baptisé se frappe la poitrine, car il a oublié ses meilleures gloires ; il faut que le prêtre se frappe la poitrine, car il y a quelque chose qui dort en lui ; il faut que le moine surtout se frappe la poitrine, et rudement, parce que plus nous avons été bénis de DIEU, plus nous devons un témoignage énergique et puissant. Croyez-

vous que, si nous étions des convaincus comme l'était Jean de la Croix, si nous vivions vraiment notre beau rêve d'infini vivant comme lui, croyez-vous qu'on pourrait nous approcher sans émotion ? Croyez-vous que tant de pauvres âmes demeurées comme extérieures à DIEU ne tressailliraient pas de joie et ne diraient pas comme tant d'autres l'ont dit dans le passé : « Ce que ceux-là font, pourquoi « ne le ferais-je pas, moi aussi ? Ce qu'ils « entendent et comprennent, pourquoi ne « l'entendrais-je pas et ne le comprendrais- « je pas, moi aussi ? Puisqu'il y a de telles « choses sur ma race, je veux y participer. »

Quand vous voudrez conquérir le monde au christianisme, croyez-moi bien, c'est là qu'il faut porter vos coups. On s'étonne que les batailles livrées par les catholiques

n'aboutissent pas. Eh ! comment voulez-vous qu'elles aboutissent alors qu'au dedans les fondements sont si branlants ? La plupart du temps qu'y a-t-il entre eux pour répondre aux clameurs quotidiennes de l'ennemi ? Y a-t-il du divin ? car c'est cela qu'il faudrait : du divin, entendez-vous bien ? Il faudrait que les cœurs fussent dépris de tout ce que vient de nous dire saint Jean, dépris de la sensation, dépris de la raison, et tout entiers donnés au Maître divin, au Maître définitif. Il faudrait qu'ils fussent pénétrés de toute la vertu qui est en JÉSUS-CHRIST. Alors ils apparaîtraient « comblés de la plénitude de DIEU », et ceux-là, on les entend toujours. Quand saint Jean de la Croix s'en allait à travers les villages d'Espagne qui entouraient son petit couvent, toute âme touchée par lui

était prise pour le CHRIST. Les Saints bâtissent vite dans les âmes qu'ils approchent ; on ne peut pas leur résister. Eh bien, il faudrait que, tous, nous eussions le goût des choses de DIEU ; il faudrait que nous eussions le courage d'habiter nos mondes et d'y vivre. Le monde de la sensation, hélas ! combien y sont plongés et ne vivent que de lui et ne comprennent que lui ! Il entre en nous par toutes les portes et toutes les fenêtres, avec ses plaisirs, avec ses fêtes, avec son péché souvent ; il entre comme il veut ; on tient table ouverte pour lui. C'est le maître de la maison. Croyez-vous qu'avec cela on fait des témoins vrais ? Mes frères, est-ce que vous n'allez pas profiter de ces vérités que vous venez d'entendre ? Est-ce que vous n'allez pas demander à saint Jean de la Croix un

peu de sa générosité, un peu de sa vaillance, un peu de son obéissance intérieure aux appels du Maître divin ? Est-ce que vous n'allez pas vous dire qu'après tout, vous aussi vous êtes nés pour être des saints ? Vous ne serez pleinement chez vous, vous ne saurez vraiment qui vous êtes que ce jour-là.

De tout temps il en a été ainsi ; de tout temps il a fallu que l'homme comprenne que la raison et la sensation étaient impuissantes et que c'était à DIEU, au DIEU vivant qu'il devait appuyer sa vie.

Ceux d'entre vous qui sont allés à Rome y ont vu et admiré assurément ce que, depuis des siècles, on admire au Vatican : les deux fresques de Raphaël. On les a baptisées, je ne sais pourquoi, l'École d'Athènes et la Dispute du Saint-Sacrement.

Cela ne dit qu'un petit coin des choses exprimées par ces deux tableaux. Et que disent-ils donc? Ils sont en regard l'un de l'autre. L'École d'Athènes, pour moi, représente l'effort de l'esprit humain pour s'emparer du mystère des choses. Il y a là, groupés, tout l'ensemble des maîtres de la science et de la philosophie antiques, tous ceux qui ont ouvert l'horizon un peu plus large qu'on ne le connaissait avant eux. Et la lumière monte, monte jusqu'aux deux grands maîtres qui ont été les deux voyants par excellence du monde païen, Platon d'un côté, Aristote de l'autre. Platon, avec ses envolées, semble comme perdu dans le ciel; ses yeux se lèvent en plein mystère; on sent la volonté de le pénétrer, la joie profonde d'y avoir réussi. Tout son être est soulevé d'émotion. Il parle, et ses

disciples sont ravis de sa parole. Aristote, étonné de voir une intelligence puissante comme celle de Platon se perdre ainsi dans les nuées, garde bien lui aussi, comme lui, son regard fixé audacieusement en plein ciel ; mais en même temps, son doigt ramené sur terre ne permet pas d'oublier que, humainement parlant, c'est à travers les choses créées qu'il faut passer pour arriver à ces vues plus hautes, à ces vues des sommets que chantait si bien Platon. Est-ce tout ? Mais alors, c'est du triomphe ! Les deux groupes de jeunes gens qui entourent les deux maîtres sont dans une lumière radieuse de part et d'autre. Les disciples de Platon sont dans l'enthousiasme ; les disciples d'Aristote sont plus recueillis, mais on sent qu'une clarté profonde les a pénétrés eux-mêmes. Alors,

c'est donc le triomphe ! Regardez ces deux personnages qui semblent comme enveloppés d'ombre au premier plan. L'un est aux prises avec un document traditionnel. Quelques mots ont été effacés ; il essaie de les retrouver. C'est bien simple, il semble ; retrouver des mots dont des siècles entiers ont vécu ! et il lui faut des efforts prodigieux pour rentrer dans ce qui a été une clarté pourtant pour ceux de sa race. Du moins celui-là espère. Mais l'autre ? L'autre, il n'a rien entre les mains ; il est comme écrasé sur lui-même. Longtemps, on le sent, sa pensée s'est perdue sur les mondes ; il a essayé de tout pénétrer ; il a même essayé d'écrire ; mais, après tant d'années et tant d'efforts, le mystère est demeuré inaccessible. Ses yeux se sont voilés ; replié au dedans, tout en lui, dans son

mouvement, son attitude, son expression de tête, tout dit : Je ne passerai pas, je ne pénétrerai pas ; le mystère est plus fort que moi.

En face, l'autre fresque qui dit la vision de la foi. Il y a deux plans à cette fresque : il y a la vision des sommets, la vision définitive. C'est le Père, c'est le Verbe et c'est l'Esprit, le Verbe fait chair et Incarné, et l'Esprit plus près de nous, parce qu'il a été envoyé par le Père et le Fils. Et c'est toute l'Église triomphante qui est là contemplant le mystère en des béatitudes et des extases sans fin. — Et tout près de nous, au second plan, dominant tout, l'Hostie sainte ! A droite et à gauche, les Papes, les Évêques, les Docteurs, appuyés sur la tradition lumineuse, vivante, disent aux foules le secret divin, le mystère du Verbe Incarné,

foyer de vie pour toute âme jusqu'à la consommation des siècles ; et les foules entendent. Celui qui est là, c'est le DIEU qu'on adore au Ciel en pleine vision. Il est là comme au Ciel, portant en soi la plénitude de vie. Il est là sous la forme du pain, afin de nous faire entendre que c'est une communion réelle et substantielle qu'il est venu établir avec nous, une communion à toute sa substance, à toute sa vie. Et les Docteurs sont dans une paix profonde. La tradition, ils la tiennent sans effort ; ils n'ont pas à la chercher longuement ; elle est bien gardée ; ils l'ont sous la main, elle éclate dans leurs yeux, tout pleins de la joie divine de l'être qui sait enfin le secret du cœur de DIEU ; et l'humanité s'ébranle. Elle est représentée seulement par quelques disciples, et l'on dirait que la terre entière

arrive. Tous respirent la paix, la joie profonde ; le DIEU vivant est descendu du Ciel, et il demeure avec nous !

Eh bien ! oui, mes frères, c'est là le débat éternel. Il y en a qui savent à la fois les impuissances de la raison à tout pénétrer, et la toute-puissance de la lumière de foi, de la lumière qui, du fond des Cieux, descend à nous du Père, du Verbe et de l'Esprit, à travers le mystère eucharistique. Il y en a qui savent cela et qui sont dans la paix. Mais pour être dans la paix, il ne suffit pas de connaître la formule. La formule, nous la connaissons tous. Il faut l'avoir *vécue*, et c'est tout autre chose, cela ; il faut s'être livré à ces réalités divines que JÉSUS-CHRIST, le Verbe Incarné, est venu mettre là sous notre main ; il faut s'être dit : Je ne sais ce qu'il me faudra connaître

de sacrifices, à quels silences, à quels efforts continus de la pensée il faudra me livrer, à quel degré il faudra faire taire en moi toute activité humaine, afin que les choses divines puissent faire enfin leur grand bruit mystérieux et s'emparer de moi tout entier ; mais, quoi qu'il me soit demandé, je me donne et je ne me reprendrai plus. En attendant l'extase suprême et dernière de la vision du Ciel, ceux-là sont dans la paix, dans le plein rayonnement de la vie divine ; ils communient par toutes leurs puissances d'âme au Verbe même de DIEU, au CHRIST-JÉSUS. Ce sont les chrétiens vrais, les Jean de la Croix, non sans doute toujours en la forme extraordinaire où le Saint a passé parmi nous ; mais pourtant, comme lui, ils sont bien de la famille des Saints, ils sont bien de la famille de DIEU.



24 NOVEMBRE

MES RÉVÉRENDES MÈRES,

MES FRÈRES,

Nous avons essayé hier de pénétrer dans la doctrine de saint Jean de la Croix. Nous avons marqué les premières étapes. Il nous a dit ce que l'âme humaine avait à faire pour communier avec DIEU. DIEU veut cette union ; il la veut absolue, parfaite jusqu'à « l'un », comme dit saint Jean l'Évangéliste : *Sint unum, sint consummati in unum*. Et Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, commentant lui-même ces mots de sa dernière prière à son Père pour nous, disait : « Comme moi je vis de la vie qui m'est

« venue de vous, ô mon Père, je veux qu'ils
« vivent de la vie qui viendra de moi à
« eux, afin qu'ils soient un dans l'unité
« même qui nous fait un éternellement. »

Tous les mots employés par JÉSUS-CHRIST pour exprimer son action intime sur l'âme répètent cette même et absolue volonté de DIEU. Entre Lui et nous, il y a union comme il y a union entre « la tête et les membres d'un même corps ». Lui, c'est la tête ; nous, nous sommes les membres, et il est impossible de concevoir un corps vivant dans lequel la vie ne circule pas de la tête aux membres et des membres à la tête, et la même partout. Il dit encore : « Je suis la vigne et vous êtes les rameaux de cette
« vigne. » Et vous savez bien que c'est la même sève qui circule dans le tronc et dans les rameaux. Par tous les moyens,

Notre-Seigneur a voulu affirmer cette fin dernière de son Incarnation au milieu de nous. Est-ce que le sacrement de l'Eucharistie vous dit autre chose ? Ce pain et ce vin que vous allez vous assimiler, pourquoi ? Eh ! pour qu'il fasse ce que font le pain et le vin matériels que vous vous assimilez. Seulement, comme c'est lui qui est la vertu souveraine, ce n'est pas lui qui est transformé, c'est nous qui sommes transformés en lui. Mais toujours c'est pour aboutir à l'union, à « l'un » entre lui et nous. C'est donc bien la volonté de DIEU, et la vocation véritable qu'il a faite à chacun de nous. Pour y répondre, nous avons vu qu'il fallait faire le sacrifice de tout ce que les sens pouvaient nous révéler des mondes extérieurs. Ce n'est pas grâce aux perceptions sensibles des yeux, des oreilles, des

autres sens, que vous pourrez vous grandir d'âme et de cœur assez pour atteindre DIEU : ces choses-là sont moindres que DIEU, moindres que vous-mêmes, et, par conséquent, elles ne peuvent servir de pont entre DIEU et vous. Au fond, si vous n'y veillez de très près, elles seront un obstacle ; et comme elles n'ont pas seulement action sur les sens qui s'en emparent, comme elles peuvent gagner jusqu'à la volonté et jusqu'au cœur, comme elles peuvent nous attarder longuement en elles, comme il y a en nous des appétits qui peuvent s'éveiller et nous fixer à ces choses indignes de nous, le Saint nous dit qu'il faut que le sacrifice soit connu sur toute la ligne ; il faut que ces choses soient pour nous absolument comme n'étant pas. Si nous n'allons pas jusqu'à cette extrémité du devoir

que notre vocation de fils de DIEU nous fait, notre vie risque d'être manquée ; et si elle est manquée sur terre, évidemment elle le sera là-haut. Il faut donc avoir le courage d'accepter cette rude discipline. Il faut même aller plus loin ; il faut aller jusqu'au sacrifice des données purement rationnelles et intellectuelles, non pas assurément si l'on veut étudier la science ou la philosophie humaine — la raison est et demeure le seul instrument pour faire de la science et de la philosophie humaine — mais le Saint n'est pas aux prises avec un problème humain ; il est aux prises avec ce qui est le fond même de la vocation que DIEU nous a faite, et il dit : Si vous n'avez que les données de la raison, la raison ne pouvant pénétrer au sein de l'Être infini, vous serez vaincus, vous n'aboutirez pas.

Et il nous emmène plus haut ; il nous emmène à ces clartés qui tombent de la face de DIEU ; il nous emmène à cette lumière de foi qui est dans notre âme comme l'empreinte de la clarté même du Verbe divin, du Verbe Incarné, venu à nous précisément pour nous faire participer à cette richesse éternelle qui est en lui, qui constitue sa substance même au sein de son Père. Il ne veut plus dans l'intelligence que la lumière mystérieuse de la foi ; il ne veut plus dans la mémoire que l'espérance, c'est-à-dire l'aspiration profonde, unique, vers ces choses que la lumière de foi a révélées ; il ne veut enfin dans la volonté, dans le cœur, que la charité surnaturelle, la charité même de DIEU. Et me voici debout devant DIEU, ou plutôt à deux genoux, l'adorant et lui criant merci, tout

pénétré par ces effluves de vie venus de lui à moi. Je suis dans la foi, je suis dans l'espérance et je suis dans la charité.

Jusque-là, mes frères, il y avait pour nous une activité profonde à dépenser, des efforts personnels à connaître pour nous dégager des sens et de la raison, et commencer à monter vers DIEU. Arrivés là, nous devenons passifs. Hier, entre la grâce dont j'étais comblé par DIEU et les instincts de nature qui fermentaient en moi, je sentais le débat douloureux s'engager. Pendant que DIEU m'appelait aux hauteurs divines, tant de choses me retenaient en bas ! Je trouvais en moi une telle misère, de tels égoïsmes, de tels amours-propres, de tels sensualismes ! c'était la misère humaine, l'héritage fatal de ma race, et il fallait que le combat s'engageât entre la vertu de DIEU

qui voulait tout guérir et moi qui peut-être m'y refusais. Combien, en effet, sont vaincus dans ce combat ! Ce serait pourtant si peu de chose ! La providence de DIEU est si paternelle, si attentive à nos faiblesses ! Il nous demande si peu ! Chaque fois, c'est un rien ; mais si notre volonté se tenait fidèle, vous savez, et par expérience, j'espère, combien DIEU, qui a promis de récompenser le verre d'eau offert par amour pour Lui, bénit nos petits efforts, combien peu à peu notre volonté est comme portée au-dessus d'elle-même, comme elle s'habitue à des fiertés superbes, à des résistances que rien ne peut faire capituler, comme elle se prend à aimer la lutte, le combat de chaque instant, et devient heureuse de demeurer joyeusement fidèle, quoi qu'il lui soit demandé. En tout ce débat, il y a une acti-

vérité qui vient de nous. Dans les phases où saint Jean de la Croix va nous emmener, il ne demande plus à l'être humain que de ne pas être absent de lui-même quand DIEU va venir y faire son œuvre, car c'est désormais à DIEU d'agir : *Instructi in charitate et veritate*. C'est à Lui de nous bâtir au dedans dans sa vérité et dans sa charité. On ne monte à DIEU que par DIEU ; on n'entre en DIEU que par la vertu de DIEU. C'est sa vertu seule qui pourra faire cette œuvre. Saint Paul affirme à chaque instant cette activité incessante de la vertu de DIEU en chacun de nous. A tout instant il répète ce mot : *Secundum virtutem ejus quæ operatur in nobis*, dans la mesure de la vertu divine qui opère en nous. Et quelle vertu ?... « La « vertu, dit-il, qui fut sur JÉSUS-CHRIST lui-même, la vertu qui alla le prendre au fond

« du tombeau, l'enleva tout-puissant et plein
« de vie pour l'éternité et le fit asseoir à la
« droite du Père, la même vertu est sur nous :
« *Magnitudo supereminens virtutis ejus*, cette
« vertu suréminente, cette vertu à puissance
« sans mesure, est sur nous qui croyons, fai-
« sant en nous la même œuvre qu'elle a faite
« en JÉSUS-CHRIST. La vertu du Très-Haut,
dit l'Évangile, a enveloppé la Sainte Vierge
de son ombre mystérieuse ; eh bien, sur
nos âmes à tous, le même mot peut être
prononcé, tant l'amour de DIEU a été misé-
ricordieux ! tant nous sommes aimés au
delà de toute mesure par Lui ! C'est tou-
jours le même amour, le même infini amour ;
il n'y en a pas d'autre au cœur de DIEU ;
qu'il s'adresse à l'être qui sera plus haut
que les Anges et les hommes, comme la
Vierge Marie, ou qu'il s'adresse au pauvre

être que nous sommes, c'est bien la vertu du Très-Haut qui vient nous pénétrer, nous aussi, de sa puissance et de son efficacité souveraine. Et il faut bien cela, car où DIEU va-t-il nous emmener ?

Il va nous emmener d'abord à la *contemplation* des choses divines. Et oui, écoutez, mes frères. Saint Jean de la Croix nous dit, et DIEU sait avec quelle énergie, que le don de contemplation n'est pas un don réservé : c'est un don voulu de DIEU pour tous les baptisés, pour tous ceux que la vertu divine a touchés. Est-ce que vous croyez que le Verbe de DIEU se serait fait chair et sang, aurait vécu trente-trois ans parmi nous, serait mort sur la croix ? est-ce que vous croyez qu'il aurait fait cela, le Verbe, le Fils de DIEU, consubstantiel au Père, uniquement pour nous laisser pendant

quarante ou soixante ans de vie terrestre aux prises avec je ne sais quelle formule qui ne serait qu'un vain mot, une parole plus riche qu'une autre, si vous voulez, mais enfin une parole, entendue dans l'oreille, gardée peut-être au fond du cœur et de la mémoire, mais voilà tout ? Non pas. JÉSUS-CHRIST est venu pour une œuvre plus divine ; il est venu pour nous transformer à son image et faire de nous des « Fils de DIEU », dans toute l'énergie du mot. Voilà pourquoi saint Jean de la Croix, qui sait les choses divines, qui les sait par expérience, nous dit : Vous serez tous des contemplatifs, ou vous manquerez votre destinée de baptisés. Qu'est-ce que la formule ? C'est ce qu'un autre, votre mère, peut-être, ou tel prêtre ont pu vous dire. Bénissez DIEU qu'il y ait ainsi des témoins vivants et sensibles

de ces grandes choses que DIEU pense et veut pour vous ; mais lorsque ces témoins auront parlé, croyez-vous que l'œuvre de DIEU sera consommée en vous ? Croyez-vous que DIEU vous aura dit tout ce qu'il voulait vous dire ? Après ces témoins du dehors, il y a le témoin du dedans ; il y a celui dont parle saint Paul, l'Esprit même de DIEU : *Ipse testimonium reddit spiritui nostro quod sumus filii Dei.* « Je vous enverrai, disait encore JÉSUS-CHRIST, le Paraclet, et quand il sera venu, il vous enseignera toute vérité ; il vous redira au plus profond de l'âme tout ce que, moi, j'aurai déjà dit .» Oui, il y a en chacun de nous, à titre d'initiateur mystérieux à l'endroit des choses divines, il y a l'Esprit-Saint lui-même, il y a Celui qui procède de l'extase d'amour en laquelle le Père se

donne au Verbe et le Verbe au Père, et qui, avec sa puissance infinie d'aimer, nous sou- lève et peu à peu nous introduit au Saint des Saints, et finit par nous y immobiliser. Tant que nous restons uniquement vivifiés en notre âme par ce que les hommes disent, si admirablement, si substantiel- ment qu'on nous l'ait dit, nous ne sommes pas encore « chez nous ». Nous ne sommes chez nous que lorsque, enfin, c'est DIEU qui nous parle, lorsque c'est en sa lumière, à Lui, que les choses divines nous deviennent conscientes. Quelle différence entre l'être qui, comme tous les autres, a écouté le maître humain et retenu les mots reçus de lui, et celui qui est venu ensuite dans le silence, dans le recueillement, dans la paix pro- fonde au DIEU dont on lui avait parlé, lui disant : Maître et Seigneur, vous l'avez

dit, il n'y a qu'un seul Maître, et ce Maître c'est vous ; vous êtes la vision éternelle et infinie de tout le mystère divin au sein de votre Père. Est-ce que vous n'allez pas avoir pitié de moi ? Est-ce que vous n'allez pas me révéler la richesse cachée sous les paroles qu'on m'a répétées en votre nom ? Est-ce que vous n'allez pas me donner cette illumination intérieure qui a décidé de la vie de tant de Saints et qui peut aussi décider de la mienne ? Quand on vient ainsi aux pieds du CHRIST, mes frères, la lumière se fait. Eh ! mon DIEU, quel est donc celui d'entre nous qui n'a pas vu de temps à autre, souvent peut-être, certaines portes s'entr'ouvrir du côté du Ciel, portes qui eussent mené à des intimités adorables avec DIEU si nous avions eu le courage de les franchir ? La porte était étroite sans

doute, à la regarder avec nos yeux humains, à la regarder par où elle nous touchait ; mais si nous l'eussions franchie, nous entrions dans les parvis éternels ; nous étions face à DIEU ; nous étions sous la lumière qui irradie l'âme des Saints ; nous entrions dans ce mouvement qui fait les contemplatifs, dans ce mouvement glorieux que saint Jean déclare voulu de DIEU pour toute âme. Et remarquez qu'il ne s'agit pas ici d'extase. Il s'agit d'une forme de prière toute recueillie, toute silencieuse et qui se fait en nous, comme le dit saint Paul, par « l'Esprit de DIEU qui nous a été donné ». Vous, vous ne savez pas quoi demander. Comment pourriez-vous y suffire, quand vous êtes aux prises avec la charité infinie de DIEU et le don qu'il a décidé de vous en faire ? Évidemment, c'est plus riche que

ce que vos propres pensées pourront jamais atteindre. Mais l'Esprit de DIEU, qui sait toutes choses, même les profondeurs de DIEU, « demande au dedans de vous, par des gémissements inénarrables », ces gémissements mystérieux qu'on ne peut pas redire même après les avoir expérimentés, et pourtant qui portent toute l'âme des contemplatifs, et littéralement, décident de toute leur vie.

Vous voyez ce que veut dire le Saint quand il parle de la prière de contemplation. Prenons un exemple : cela vous aidera à comprendre. Je suppose que vous voulez méditer sur la flagellation de Notre-Seigneur. Vous pouvez vous rappeler les Pharisiens et les Princes des prêtres qui l'outrageaient et demandaient sa condamnation, Pilate qui l'accorda, les soldats armés

de fouets qui lui déchirèrent les épaules. Vous pouvez ainsi parcourir pas à pas tous les incidents de la scène douloureuse. Mais, pendant que vous faites tout cela..., assurément votre âme de croyant est émue, assurément votre cœur n'est pas indifférent ; pourtant vous êtes dans ce que votre pensée vous donne à comprendre à l'endroit de ce mystère ; au fond, vous n'en saisissez que les lignes humaines. Mais voici que vous y entrez par l'autre porte, en contemplatif. Cette fois vous n'y venez plus sous la clarté qui monte de l'effort de vos propres pensées ; vous vous recueillez sous la lumière de foi qui descend du « Père des lumières », du Père qui est aux Cieux. Pourquoi ? Mon DIEU, tout simplement parce que le mystère qu'il faut pénétrer, si vous voulez le pénétrer tout entier, exige

cette lumière-là. Il faut sortir du « dehors » ; il faut aller jusqu'à l'âme du CHRIST et saisir l'état intérieur de toutes ses puissances pendant cette heure formidable. Mais JÉSUS-CHRIST, c'est le *Verbe de Dieu*, consubstantiel au Père, fait chair ; c'est le Fils de DIEU que je vois là ensanglanté devant moi. Sa pensée humaine n'a pas cessé un instant d'être sous le rayonnement de la clarté infinie du Verbe. Quelle a donc été l'adoration intérieure qui montait de son âme à son Père ? Quelle a été sa passion pour l'honneur du Père, sa passion aussi pour ces pauvres êtres que nous sommes tous et dont il rachetait le péché par cette expiation douloureuse ? Voyez-vous jusqu'où il faut aller, jusqu'où il faut pénétrer ? Quand vous serez aux prises avec l'âme même du CHRIST, et que, sous la lumière de la foi, sous

la lumière infuse, comme dit saint Jean de la Croix, vous irez ainsi surprendre le mystère là même où il s'est passé, au fond, car il s'est passé bien plus en l'âme du CHRIST que sur ses épaules déchirées, voyez-vous quelles clartés vont vous être faites touchant la charité infinie qui fut en JÉSUS-CHRIST pendant que s'accomplissait ce mystère sanglant de la Flagellation ?

Et devinez-vous la différence entre la prière faite ainsi sous la lumière et sous la charité infuse qui descendent de Dieu à nous, et la prière de celui qui se tient en quelque sorte dans les détails matériels de la scène, oubliant que, lorsqu'il s'agit de DIEU, les faits extérieurs sont impuissants à tout dire ? Cette lumière du dedans sur tous les points de la vie du CHRIST, depuis l'Annonciation jusqu'à son Ascension au

Ciel et au couronnement final qui nous attend tous, il nous la faut si nous voulons pénétrer en sa réalité divine le mystère du Verbe Incarné. Elle ne peut venir que de DIEU ; mais saint Jean de la Croix nous avertit que DIEU la veut donner à toute âme, absolument à toutes, aux plus humbles comme aux plus cultivées. Il n'est pas besoin, pour entrer en ces profondeurs, de connaître toutes les sciences humaines. Tout cela c'est de l'encombrement, hélas ! trop souvent. Mais il faut avoir le cœur filial pour DIEU ; il faut que toutes les puissances de l'âme soient visitées de sa vertu ; il faut dans l'intelligence ce que saint Jean de la Croix appelle la lumière infuse de la foi, et dans la volonté, la charité, infuse aussi, la charité même de DIEU.

Ces principes posés, le Saint nous ouvre

alors ce que j'appellerai son Ciel à lui. Il nous raconte ce que DIEU crée dans les âmes qui ont faim de Lui à ce degré, non sans doute en toutes, mais en celles qu'il choisit, qu'il appelle lui-même, car sur ce terrain, comme sur tous, du reste, mais il me semble que c'est plus tangible sur ce terrain que sur les autres, c'est DIEU qui décide de tout, c'est DIEU qui décrète de donner en telle forme ou de ne pas donner.

Et quelles vont être ces créations de DIEU ?

Saint Jean de la Croix nous parle d'abord des *visions qui impressionnent les sens extérieurs*. Prenons par exemple la Résurrection du CHRIST. Combien, en lisant les pages de l'Évangile, envie le sort de ceux qui ont pu voir de leurs yeux JÉSUS ressuscité ! « Ah ! si moi aussi je pouvais voir !

« Il y a des Saints qui ont eu ce bonheur.
« Comme il me semble qu'enfin je compren-
« drais la pensée de DIEU sur moi ! comme il
« me semble que je l'aimerais ! » Nous sur-
prenons souvent les âmes en de tels désirs.
Quand on n'est pas très avancé encore dans
la contemplation, les communications pos-
sibles entre DIEU et l'être humain se résu-
ment en ces formes sensibles. Et pourtant,
comme elles sont peu de chose, ces com-
munications-là ! Vous allez à l'union consom-
mée avec DIEU, dans la pleine vision et pour
l'éternité ; vous allez à la communion à ce
degré où vous verrez DIEU comme il se
voit, où vous le connaîtrez comme il se
connaît, où vous l'aimerez comme il s'aime,
entendez bien ! et voici que vous ramenez
toutes ces richesses, infinies essentielle-
ment, à ce petit détail, à ce petit incident :

voir tout à coup, par vos sens extérieurs, saisis par une grâce de DIEU, il est vrai, voir tout à coup telle ou telle scène où JÉSUS-CHRIST vous sera représenté comme il était, comme il a vécu jadis cette scène ! Saint Jean de la Croix nous avertit que de telles visions ne sont même pas à désirer. Il connaît toutes les faiblesses de l'âme humaine et il lui dit : Prenez garde, d'abord parce que l'imagination peut réaliser de telles visions ; la sensibilité en certains êtres est si vibrante que, parfois, elle crée toute vive la représentation intérieure des choses auxquelles ils pensent. Ces visions offrent donc un danger, celui de s'appuyer sur l'imagination quand on croirait s'appuyer sur DIEU. Puis, il y a *l'ennemi*, qui peut lui aussi susciter en vous de telles visions. D'ailleurs, fussent-elles de DIEU,

ces visions sont absolument secondaires. Mettez-les en regard du but tout divin que vous poursuivez, et vous verrez s'il convient de vous y attarder ! Si elles sont réellement de DIEU, elles ont dû produire leur effet ; montez plus haut. Entre DIEU et vous, il y a un don plus substantiel ; il y a la lumière de foi, la clarté mystérieuse, qui est toujours là, et qui, elle, a mission de vous mener jusqu'au bout. Appuyez votre âme à cette lumière et tenez-vous y.

Et remarquez qu'en disant cela, le saint Docteur est dans la tradition, non de tel ou tel maître, de tel ou tel docteur, mais dans la tradition même de l'Évangile, dans la tradition du CHRIST JÉSUS. Quand Marie Madeleine vit JÉSUS ressuscité, emportée par son émotion, elle se précipita aux pieds du Maître pour les toucher, les baiser.

C'était demeurer en deçà de la révélation que JÉSUS-CHRIST voulait lui faire. Notre-Seigneur la contient par les mots que vous savez : *Noli me tangere*. Non, non, le fond des choses, ce n'est pas cela ; ce n'est pas la clarté qui t'enveloppe à l'heure actuelle en toute ton âme, et qui t'émeut déjà d'une joie si profonde et si vivante. Non, non, tu es appelée à autre chose. Je ne suis pas encore monté à *mon Père et à votre Père*. Voilà le rendez-vous, là-bas, au fond du mystère, en plein cœur de DIEU, que j'ai, par mon sacrifice, reconstitué votre Père à tous comme il est mon Père à moi. Notre vision, notre béatitude éternelle à mon Père et à moi, voilà le rendez-vous suprême où il faut tendre de toutes tes forces. Va plus haut que ce que tu vois : *noli me tangere*. Et il répétera la même chose à saint Thomas.

Saint Thomas, absent du Cénacle à la première apparition du CHRIST, avait déclaré qu'il ne croirait que lorsqu'il aurait vu de ses yeux et touché de ses mains. Le Maître vint ; il eut pitié de son apôtre parce que l'apôtre, au fond, ne se refusait pas à croire ; pourtant, au lieu de s'incliner devant ses compagnons d'armes, dont il savait la probité d'âme et la sainteté, au lieu de se recueillir et de méditer sur la grâce qu'ils avaient reçue, il avait posé ses conditions à l'acceptation du fait qui les tenait si émus.

JÉSUS-CHRIST vint donc à lui, et quand l'apôtre bouleversé s'écria : Mon Maître ! mon DIEU ! JÉSUS lui dit : « Tu as cru parce
« que tu as vu. Bienheureux, entendez-vous,
« mes frères ? bienheureux ceux qui n'au-
« ront pas vu et qui croiront ! » La lumière
de foi, voilà donc bien la grande source de

la vie quand il s'agit des choses de DIEU. C'est la même pensée qu'il exprimait encore quand il disait à tous ses disciples : « Il vous « est bon que je m'en aille », parce que ma personne visible disparaîtra de vos regards. Elle vous attarde, au fond, à cause de votre faiblesse, en deçà du mystère que je suis venu vous dire. Vous vous arrêtez à mon humanité ; vous n'allez pas assez avant. Je vous enverrai l'éducateur invisible et mystérieux ; « je vous enverrai mon Esprit, « et lui vous redira, vous suggérera au « dedans de l'âme ce que j'étais venu vous « dire », et, emportés par les clartés qu'il fera, par les clartés d'ordre invisible, par la lumière de foi dont il vous pénétrera tout entiers, vous monterez enfin jusqu'au Père qui est aux Cieux, vous achèverez votre destinée de baptisés.

Saint Jean de la Croix parle ensuite des *visions* qu'il appelle *symboliques et prophétiques*. Je n'ai pas l'intention d'insister longuement sur ce point. C'est en cette forme que DIEU pendant des siècles s'est révélé au peuple juif. Le peuple juif attendait Celui qui devait venir, et DIEU éclairait comme à grandes touches lumineuses le mystère futur, et, par des prophéties répétées, tenait l'âme du peuple hébreu attentive et comme fixée sur le point du temps et de l'espace où il devait s'accomplir. Mais, par JÉSUS-CHRIST, toute lumière a été faite. Il n'y a plus à nous dire que la vision béatifique qui consommera toutes choses pour nous. Une dernière clarté prophétique a été jetée sur ce point ; nous avons l'Apocalypse de saint Jean. Vous savez en quelle langue mystérieuse l'apôtre

s'exprime. Il multiplie les figures et les images ; mais, si vivantes, si saisissantes qu'elles soient, si notre cœur s'émeut, notre intelligence, après un premier éblouissement, demeure en plein mystère. — Ce mystère l'attire, la passionne ; mais ici-bas c'est le Livre scellé des sept sceaux que rien ne peut briser. Pour ces visions, Jean de la Croix, le grand initié, nous avertit que même alors que c'est bien DIEU qui a parlé, comme dans l'Apocalypse, les esprits les plus pénétrants risquent fort de ne savoir pas interpréter et de se tromper dans les commentaires qu'ils en font. En fait, jusqu'à présent, en l'Église du CHRIST, depuis dix-neuf siècles bientôt, aucun n'a su nous donner la pleine explication des pages à la fois fulgurantes et fermées de l'Apocalypse. Il semble que DIEU ait songé surtout à

consoler et à fortifier l'âme de ses fidèles, en leur révélant par avance, à travers les figures et les images si puissantes de la prophétie de saint Jean, les combats et les persécutions qui les attendent au cours des siècles. C'est la lutte suprême qu'il faudra mener contre Gog et Magog. Mais le sang de l'Agneau les protège et les gardera dans la lumière et dans la fidélité ; il ne cessera d'assurer leur triomphe jusqu'à l'heure où s'ouvriront devant eux les parvis glorieux de la Jérusalem céleste.

Il faut, dit saint Jean de la Croix, ne pas s'attarder en ces visions symboliques ; elles aussi ne projettent qu'une clarté secondaire. Nous allons à des choses plus hautes, à des choses plus substantielles, et pour nous mener à ces choses plus substantielles, nous avons la lumière de foi, cette frappe mysté-

rieuse qui nous illumine intérieurement de la clarté même de DIEU.

Et, continuant d'exposer les formes extraordinaires par lesquelles DIEU se révèle à certaines âmes, il nous initie à ce qu'il appelle les *paroles intérieures*. D'après lui, il y en a de trois sortes. Une âme est toute recueillie et s'efforce à pénétrer tel ou tel mystère du CHRIST, et voici que, sous la clarté intérieure qui la visite, sans effort, sans activité personnelle, sans mettre en jeu les ressources de son imagination ni de sa raison, sous la clarté qui passe et l'enveloppe, tout le mystère se déroule chaînon par chaînon. Elle en fait le tour, elle pénètre en tous ses replis, elle le lit tout entier tel qu'il s'est accompli. C'est là, dit saint Jean, une parole intérieure de DIEU, parole qu'il appelle *successive*, et que, d'après

lui, DIEU se plaît à parler souvent. Mais combien qui n'entendent pas !

Il y a ensuite ce qu'il appelle la parole *formelle*. Il n'est pas nécessaire, pour en être saisi, d'être en oraison ; il n'est pas nécessaire d'être recueilli ; il n'est pas même nécessaire d'être un Saint. Par une miséricorde de DIEU, tout à coup il semble que quelqu'un vient de nous parler ; un mot a été entendu au dedans de l'âme, un mot singulièrement vivant, et il n'est pas rare de rencontrer des âmes portées par la vertu de tels mots. Ils ont tout éclairé en elles ; à l'instant, elles se sont levées plus généreuses, plus vaillantes. Quand ces paroles sont de DIEU, dit notre Saint, il y a de suite un contrôle. DIEU ne travaille pas en vain. Quand il intervient de la sorte, c'est pour mener l'âme à ce qui humilie ou à

ce qui glorifie. Si la parole est de DIEU, devant ce qui humilie, l'âme est toute joyeuse, tout ardente. Devant ce qui la glorifiera, elle tremble et ne songe qu'à se dérober. Quand c'est l'ennemi qui parle, au contraire, les choses qui humilient font retomber l'âme sur elle-même comme un cavalier sous son cheval, tandis que les choses qui glorifient l'attirent et la réjouissent. Il n'y a donc pas d'erreur possible, dit le Saint, pour un directeur expérimenté.

Il y a enfin une troisième parole, et, celle-là, elle est bien de DIEU, et de DIEU seul. Il l'appelle la parole *substantielle*. Pourquoi ? Parce que, dit-il, elle est créatrice de ce qu'elle exprime. DIEU vous parle au fond de l'âme et il vous dit par exemple : « Sois bon. » Jusque-là, il y avait un recoin de votre cœur où vous teniez

DIEU en échec ; vous n'aimiez pas ; on vous avait fait souffrir, je suppose ; on vous avait humilié peut-être ; il y avait un de vos frères vis-à-vis duquel vous étiez dans toutes les âpretés et toutes les révoltes. Vous ne pouviez en finir avec cette plaie qui était en vous, et voici que ce mot dont parle saint Jean est prononcé ; il vous est dit : Sois bon... Subitement la paix s'est faite ; toutes les colères se sont écroulées ; toute la fièvre qui, jusque-là, vous rongait, a disparu ; vous êtes dans la paix ; vous êtes dans la bonté ; vous êtes dans la lumière et la charité de DIEU. Comprenez-vous que cette parole, il n'y a que DIEU qui puisse la prononcer ? Et ne croyez pas, mes frères, que ces paroles ne se profèrent plus, ou qu'une âme comme celle de Jean de la Croix peut seule les entendre. Que

est celui d'entre nous, prêtres, qui, en face de certaines âmes, n'a pas eu à s'incliner, sans dire son émotion, mais dans la joie de son cœur, en constatant l'effet de ces paroles mystérieuses et créatrices qui délivrent et transforment ? Il y a quelques années, j'ai connu une âme qui, depuis longtemps, était vis-à-vis de DIEU en pleine révolte d'intelligence et de volonté. C'était la négation athée la plus impertinente, et c'était par suite la souffrance morale jusqu'à la détresse. Un jour, sans que rien lui eût fait pressentir pareille miséricorde, il lui fut dit : « Va te confesser », et, à la seconde, comme un cheval qui se cabre et s'arrête sous l'éclair qui passe, cette âme, retournée à fond, dit simplement : « J'y vais », et, jusqu'à la mort, elle est restée dans la paix, dans la sincérité, dans un mouvement tou-

jours plus généreux et qui ne s'est jamais démenti. Évidemment, nous sommes bien, n'est-ce pas, en face d'un fait divin tangible à pleines mains ; il n'y a pas à hésiter : c'est bien DIEU qui a parlé ; c'est bien la parole créatrice, substantielle dont nous parlait Jean de la Croix.

Le saint Docteur traite ensuite de *la vision intellectuelle*. C'est une grâce plus haute. Nous sommes là aux prises avec le pur esprit qu'est DIEU, et c'est en *sa forme* à Lui qu'il va agir, cette fois. Sous la lumière qu'il fait, l'intelligence pénètre l'essence même des choses, l'essence des substances corporelles, ou l'essence des esprits, l'essence divine elle-même.

La vision des substances corporelles est un vrai don de DIEU, mais c'est une vision d'ordre secondaire. Les objets ne sont pas

vus par les yeux, ni sous le coup d'une imagination plus ou moins surexcitée ; leur essence demeurerait cachée. Or ces visions la révèlent. Vous êtes au sein d'un paysage splendide ; la nuit est absolue : pas une étoile au ciel. Tout à coup un éclair éblouissant fait saillir toutes choses en plein relief. La nuit peut se faire à nouveau ; vos yeux demeurent pleins de la vision, et votre âme en garde une paix et une émotion toute joyeuse. Ainsi font les visions corporelles. Par les sens, par l'imagination, par la raison même, vous ne pouviez pénétrer jusqu'aux profondeurs de l'être. C'était le mystère absolu, inaccessible. Tout à coup la lumière de DIEU vous enveloppe. La propre vue que DIEU a des substances corporelles vous est communiquée. Vous surprenez l'être à ses sources mêmes, en son

dernier fond, en l'activité créatrice qui lui donne naissance. La vision aura beau cesser ; votre âme en gardera l'ineffaçable souvenir.

Évidemment ce don s'explique. Il vous sortira du goût pour les réalités sensibles, telles que nos sens les perçoivent, et qui en attardent tant d'autres. C'est une préparation à des grâces plus divines encore : c'est une sorte d'initiation définitive à la science de contempler. Et c'est une grande grâce assurément, mais pourtant c'est une grâce *relative*, se hâte d'ajouter le saint Docteur. Elle nous laisse en deçà du but à poursuivre. La charité de DIEU est plus paternelle, plus divine encore à notre endroit. Ce n'est pas la vue de l'essence des choses corporelles qui sera notre béatitude définitive, ce sera la vue de l'essence divine elle-

même. Pour nous porter vers elle, nous avons la lumière de foi. C'est à elle qu'il faut toujours revenir. C'est elle qui livre, en sa divine obscurité, la « substance des choses que nous espérons ». Du reste, se complaire, s'attarder en ces visions des substances corporelles ne serait pas sans danger. Il y a bien des visionnaires de par le monde qui se trompent eux-mêmes et prennent leurs propres imaginations pour des illuminations de DIEU. Et puis, sur ce terrain, l'éternel ennemi, le démon, peut lui-même vous tromper. Si votre vision est de DIEU, elle a dû produire son effet. Votre âme en sera sortie plus pénétrée et plus avide encore des choses divines. Dégagez-vous maintenant. Échappez aux dangers qui vous menacent, et rejetez sans pitié tout souvenir complaisant d'une pareille faveur

comme tout désir de la voir se renouveler.

On ne peut se figurer avec quelle énergie le Saint revient sur cette pensée à chacune des formes d'action divine nouvelle qu'il étudie, et comme il est préoccupé de garder l'âme contre tout retour de l'humain, toute reprise d'amour-propre, et aussi toute illusion par laquelle l'ennemi pourrait la tromper.

La vision intellectuelle peut aussi faire pénétrer l'essence des esprits et même l'essence de DIEU. Les âmes qui reçoivent ce don entrent, par exemple, en contemplation des attributs divins, non plus comme nous lorsque, remontant des effets à la cause et trouvant de la sagesse dans l'œuvre de la création, nous concluons que DIEU doit avoir en lui une grande et infinie sagesse ; trouvant de la bonté, nous concluons qu'il

doit y avoir en DIEU une infinie bonté ; trouvant de la puissance, nous concluons qu'il y a en DIEU de la puissance... ; assurément, c'est bien une donnée réelle, cela ; c'est une lumière positive, indiscutable ; mais, en somme, elle nous laisse chez nous, dans notre pauvre moi humain, cette lumière-là ; elle n'est que l'expression de la puissance rationnelle qui est en nous ; ce n'est pas de cela que veut parler saint Jean de la Croix. Il nous montre tous ces attributs de DIEU éclairés, cette fois, non pas de la clarté qui monte de notre raison argumentant des effets à la cause, mais par la clarté directe qui vient de DIEU et qui fait passer devant l'âme l'essence divine en sa toute-puissance, en sa toute sagesse, en sa toute bonté, comme si l'intérieur même de la nature divine nous était révélé. C'est le *Signalum*

est super nos lumen vultus tui dans toute sa rigueur et toute sa réalité divine. Alors, dit le Saint, l'âme est prise à fond. Entre elle et DIEU, « c'est l'union même ». Oh ! cette fois, tombez à genoux et bénissez le Père qui est aux Cieux. Lui seul peut faire cela. Toute inquiétude a cessé au cœur du saint Docteur. Il ne songe plus à garder l'âme contre l'illusion. Pour lui, à ces hauteurs, l'illusion n'est plus possible.

Et pourtant il y a une lumière plus souveraine encore : il y a celle qu'a connue saint Paul, qui fut donnée à sainte Catherine de Sienne et il semble bien à saint Jean de la Croix ; il y a la lumière qui révèle DIEU, non plus seulement quant aux attributs divins que la création suppose, mais DIEU, cette fois, dans son propre mystère de vie. C'est le mystère de la Trinité tout entier qui est

dévoilé à l'âme, et vous savez avec quelle plénitude, avec quelle vigueur et sûreté de vol l'âme de saint Jean de la Croix, sous la clarté qui lui était faite, entrait en ces mondes divins. Quand on parlait de la Trinité devant lui, son âme exultait, et, son corps subissant le mouvement ascensionnel de l'âme, tout son être entrait littéralement en extase comme si déjà la vision béatifique lui eût été communiquée. Eh bien, oui, il y a des êtres bénis par DIEU à ce degré. Rappelez-vous saint Paul. J'ai vu, dit-il, les secrets divins ; j'ai entendu, « *arcana verba* », les mots mystérieux, ces mots qu'on ne peut plus redire. Étais-je avec mon corps ou sans mon corps ? Je n'en sais rien ; mais j'ai entendu les propres mots qui se prononcent éternellement en DIEU : *arcana verba*. Eh bien, ce qui a eu

lieu pour saint Paul, ce qui a eu lieu, d'après tous les docteurs mystiques, pour l'âme de Moïse, jadis, a eu lieu également, soit en l'âme de Catherine de Sienne, soit en l'âme de Térèse, soit en l'âme de Jean de la Croix. Évidemment il faut nous incliner et constater que DIEU, en effet, peut faire, dès cette terre, une grâce semblable à un être humain comme nous, le sortir des impuissances que vous connaissez, éveiller tout en lui aux choses divines, à ce point que le Ciel s'ouvre et que le grand mystère éternel est livré tout entier en pleine clarté. L'âme qui a connu ce don est blessée mortellement, ajoute notre Saint. Elle était blessée d'une blessure, qu'il appelle *légère*, par la lumière qui était venue à elle de la compréhension des choses créées ; elle était blessée d'une blessure *réelle* par la compré-

hension du mystère du CHRIST JÉSUS, de sa vie et de sa mort pour chacun de nous ; la vision du mystère de DIEU, de la Trinité, lui fait une blessure *mortelle*. Ah ! cette fois, c'est bien fini de tout ce qui peut attarder un cœur d'homme ici-bas ; c'est bien fini de la misère humaine en cette âme : elle est prise tout entière ; elle est plongée dans ce que le saint Docteur appelle l'*incendie d'amour* ; tout en elle est en mouvement ardent, incompressible, en mouvement comme infini, vers le Père qui est aux Cieux, vers le Verbe mort d'amour pour elle, vers l'Esprit d'amour qui la meut si divinement.

Quand l'âme en est là, elle est arrivée à ce degré où de véritables *fiançailles* ont lieu entre elle et DIEU. C'est l'heure où il va la combler. Il semble que tous les souffles

de l'Esprit divin passent sur elle ; tout ce qui en elle était puissance capable de s'éveiller à la vie, s'y éveille divinement et chante, comme en une sorte d'ivresse spirituelle, à la gloire de DIEU, l'hymne que nous chanterons pendant l'éternité. Et parce que l'âme est prise tout entière, parce que la misère qui est en nous est bien domptée, parce que le moi humain est comme enseveli sous la grâce qui le déborde de partout, DIEU, voulant que son mouvement vers lui se fasse plus absolu encore, lui montre la splendeur des dons qu'il lui a faits. Les docteurs ont essayé d'expliquer ces dons, et ils ont écrit des pages admirables et qui semblent parfois nous apporter comme des clartés d'outre-tombe, des clartés d'au-delà. Quand c'est l'Esprit même de DIEU qui parle, en sa langue à Lui, quand c'est Lui

qui, en sa divine lumière, révèle directement l'infinie richesse de ses dons, comprenez-vous l'extase intérieure de l'âme et combien la vue des merveilles divines réalisées en elle active l'incendie d'amour dont parlait le Saint ? Ces fiancés de DIEU, saluons-les à genoux ; ils sont l'honneur de notre race ; tout en eux est « louange de gloire » à DIEU.

Il y a pourtant une étape ultérieure et dernière sur ce chemin qui mène à l'union : c'est ce que le Saint appelle le *Mariage spirituel*. Comment vous faire comprendre ? Jamais Saint ne pénétra plus avant au cœur de DIEU que saint Jean de la Croix essayant de raconter cette gloire suprême de l'âme. Pour lui, l'âme appelée à cette union est établie dans l'impeccabilité absolue : elle est *confirmée en grâce*. Quelle

audace ! direz-vous. Comment oser affirmer chose semblable d'un être humain que la mort n'a pas encore touché de son doigt ? C'est que le Saint a vu ce qu'est l'amour de DIEU pour une âme donnée à Lui à ce degré. Le mariage suppose l'union de deux êtres : « Ils seront deux en un. » Il en est ainsi entre l'âme et DIEU. Qui adhère à DIEU devient « un » avec Lui ; on dirait qu'il n'y a plus qu'un même souffle de vie : *Qui adhæret Deo, unus Spiritus est.* La vertu des époux est la fidélité. Le Saint trouve au fond de son cœur cette vue de génie, ou mieux d'inspiration toute divine : l'âme sera fidèle, mais DIEU aussi est fidèle ; c'est l'un des noms que se plaît à lui donner saint Paul. Or, combler l'âme de ses dons, l'envelopper de sa paix divine ; au sein de cette paix, l'introduire en la con-

naissance de ses secrets et l'inonder en quelque sorte de ses joies et de ses gloires, et, par tout cela, la garder Lui-même à Lui, la constituer fidèle d'une fidélité immuable, éternelle, est précisément pour DIEU la manière de prouver sa propre fidélité. Cette fois, l'union n'est plus de celles qui peuvent être diminuées ou brisées. Toute la misère humaine peut déferler contre elle : ces âmes-là relèvent à leur profit le défi magnifique de saint Paul à toutes les forces créées : *Quis nos separabit a caritate Christi?* Qui pourra jamais nous séparer de la charité du CHRIST ? Pour saint Jean de la Croix, elles sont fixées dans l'union comme si déjà elles étaient dans l'éternelle et définitive vision. Sous l'onction toute divine qui enveloppe et pénètre toutes leurs puissances, elles sont comme la Sainte Vierge elle-même ;

il n'y a pas, en effet, d'exemple plus saisissant que celui-là. La Vierge Marie a été, vous le savez par la salutation de l'Archange, en la plénitude de grâce dès le commencement : *gratiâ plena* ! elle a été l'Épouse de l'Esprit Saint, et l'Église enseigne que, grâce à ce don, il n'y eut jamais de défaillance en elle ; il n'y eut jamais surprise quelconque ni de la pensée, ni de la volonté, ni même de l'imagination ; rien en elle ne s'attarda, si peu que ce fût, du côté des choses créées ; tout fut en ascension continue vers DIEU, vers le Père qui l'avait tant aimée et dont elle expérimentait les dons tout divins en toute son âme.

Eh bien, oui, il y a des âmes bénies de DIEU ainsi. Sainte Catherine de Sienne fait dire à DIEU : « Votre mesure sera ma mesure. » C'est nous qui arrêtons DIEU, mes

frères ; c'est nous qui limitons son action ; c'est nous qui ne savons pas comprendre. Lui, il est la charité, et la charité infinie ; c'est le battement normal au cœur de DIEU, l'infini ; c'est la forme même de DIEU, et c'est dans le don infini qu'il vient à nous. Que ne sommes-nous prêts à le recevoir ! Mais nous lui mesurons l'espace. Que de coins en l'âme où nous lui défendons de pénétrer ! que de puissances qui ne lui sont données que de nom, ou pour certains actes passagers ! Ce n'est pas toute l'âme qui est prise, qui est donnée jusqu'au vif ; et voilà pourquoi DIEU, trop souvent et trop longtemps, se voit tenu en échec même en des âmes qui semblaient déjà parties vers Lui. Eh bien, les âmes dont nous venons de parler, dont nous parle saint Jean à propos du mariage spirituel, sont des âmes sor-

ties enfin d'elles-mêmes et données pleinement ; et le mot de sainte Catherine se réalise : leur mesure devient la mesure de DIEU. Sous la motion de son Esprit, elles s'en vont de clarté en clarté jusqu'à la vision qui consommera tout, la vision béatifique.

Arrivé à ces frontières, il faut s'incliner, mes frères ; les mots humains n'expriment plus, les mots humains ne traduisent plus.

Laissez, mes frères, laissez l'Esprit de DIEU faire son œuvre en vous. Ce que je vous dis n'est que l'écho très lointain assurément de ce que nous dit si admirablement saint Jean de la Croix. Tâchez de comprendre que c'est l'œuvre permanente du CHRIST JÉSUS, du Crucifié par amour, en son Église. Tâchez de comprendre que, jusqu'à la fin des temps, cet amour sera sur la race humaine tout entière, et y sera pour

réaliser ces divines créations que j'ai dites. Notre mesure sera la mesure de DIEU, reprenez-le bien. Il faut pourtant bien, mes frères, que nous comprenions cela. Je ne sais pourquoi on s'habitue, dans notre monde catholique, à considérer ces choses plus particulièrement divines comme des faits presque inquiétants, comme des faits qui ont jadis été réels sans doute, mon DIEU, oui ! mais se mettre en regard des générations contemporaines, en regard de ceux qui vivent à l'heure actuelle, et songer que cela pourrait se renouveler, la pensée des meilleurs s'en effare, et je ne sais quel scepticisme secret arrête et paralyse leur foi. On n'ose plus croire à de tels mystères. Vous ne comprenez donc pas que c'est là tout simplement blasphémer JÉSUS-CHRIST, que c'est mettre la main sur son cœur et

lui mesurer le mouvement, lui mesurer l'amour ! Comment ! n'est-il plus le Verbe de DIEU consubstantiel au Père ? N'est-il pas venu nous faire ses cohéritiers ? N'est-il pas venu pour réaliser « l'un » entre nous et Lui et, par conséquent, nous faire pénétrer en toutes ses richesses ? Dès lors, s'il trouve une âme généreuse assez pour connaître le dépouillement dont nous parlions hier, et pour se livrer à son action avec les recueillements et les silences saints que supposent toutes les grandes choses dont nous parlons ce soir, évidemment il fera ce qu'il a fait dans l'âme de saint Paul et de saint Jean, ce qu'il a fait dans l'âme de tous les grands contemplatifs, ce qu'il a fait au fond de toutes les Thébâides, ce qu'il a fait tout le long des siècles au sein des Ordres religieux, ce qu'il a fait chez des femmes comme

Madeleine, comme Catherine de Sienne, comme Térèse de JÉSUS, ou chez des humbles comme Benoît Labre, ce que toujours il doit faire, après tout : il fera œuvre divine. Cela veut dire qu'il marquera de son empreinte à lui, par des créations qui seront bien sa signature à lui, qui seront bien l'expression vivante de ce qu'il est, il marquera, dis-je, ces âmes de sa vertu, à un degré tel que vous les verrez passer en toutes ces gloires que j'ai essayé de vous faire comprendre.

Vous dites parfois que les couvents contemplatifs sont inutiles. Eh bien ! mes frères, qu'en pensez-vous, après tout ce que je viens de vous dire ? que pensez-vous de ces âmes qui vivent ainsi fermées à tout ce que le monde pouvait leur offrir, prises par DIEU avec cette passion absolue, et dont la

vie, pendant des années, ne se déroule qu'aux prises avec le mystère de l'infinie charité de DIEU pour nous ? Nous ne faisons qu'un seul corps, dont JÉSUS-CHRIST est la tête et dont tous nous sommes les membres. Dites-moi, ne croyez-vous pas qu'il est bon que, sur certains points de ce corps mystérieux qui s'appelle l'Église du CHRIST, il y ait des âmes recueillies assez pour que toute la vertu du CHRIST descende en elles, et pensez-vous qu'une fois riches de la sève divine, ces âmes ne la rayonnent pas sur tous, et que, mystérieusement, comme par des canaux invisibles, mais bien réels, elles ne la font pas courir à travers le corps entier ? Croyez-vous que la prière et les sacrifices de ces âmes-là, croyez-vous que la charité sainte qui les brûle, que l'incendie d'amour, dont parle Jean de la Croix, et

qui les consume jour et nuit, croyez-vous que tout cela ne les constitue pas en l'Église du CHRIST comme autant de foyers de vie où nous pouvons tous puiser ? Au fond, ce sont les colonnes de soutènement qui font que le temple saint est toujours debout et toujours en ses proportions divines, toujours avec la signature de DIEU. Ce sont ces âmes-là qui gardent notre trésor intact. Inclinez-vous, mes frères, avec de profonds mercis aux pieds de DIEU qui les a suscitées ; inclinez-vous comme chrétiens, parce que c'est sur ces âmes qu'il faut appuyer votre pauvre mouvement de vie à vous. Et si l'on pouvait, après les choses divines, parler de ces choses humaines qui nous prennent au cœur, pourtant, si vivement et, parfois, si cruellement, si l'on pouvait parler de patrie, je vous dirais : Comme

Français, si vous voulez que votre pays vive ; si vous voulez être le grand peuple chrétien que nous fûmes ; si vous voulez, par conséquent, être en mesure d'accomplir tout votre destin, qui est, avant toutes choses, d'être un passionné témoin du CHRIST et de sa vertu, bénissez ces âmes fermées à toute misère ; bénissez et acclamez la vertu de DIEU quand vous songez à elles : ce sont elles qui gardent le ferment saint ; ce sont elles qui vous sauvent ; c'est cette pluie, de sang peut-être, cette pluie de charité divine, cette prière et ce sacrifice sans trêve qui vous enveloppent où que vous soyez, même quand vous êtes en pleine misère morale ; c'est cette pluie divine qui vous protège contre les justices de DIEU, qui rétablit sans cesse les communications entre Lui et vous et qui, quand même,

appelle et maintient sur vous la miséricorde et la charité infinie du Père qui est aux Cieux. Aimez-les donc et aimez DIEU.



PARIS (VI^e)
Librairie de P. LETHIELLEUX, Éditeur
10, rue Cassette, 10

Les seize Carmélites de Compiègne (1794-1906),
béatifiées le 27 Mai 1906. Par le R. P. RAPHAEL DE
L'IMMACULÉE-CONCEPTION. In-12..... 0.75

La Carmélite, par le R. P. RAPHAEL DE L'IMMACULÉE-
CONCEPTION. In-12..... 1.50
Franco. France..... 1.65
Franco. Étranger..... 1.70

IMAGES SPÉCIALES

PUBLIÉES A L'OCCASION DE LA BÉATIFICATION
DES SEIZE CARMÉLITES DE COMPIÈGNE

Le Christ en Croix. — Le Supplice. — La Glorification.
— **Emblème religieux** dessiné par la Rév. MÈRE DE
SAINT-AUGUSTIN. Les 10 exemplaires..... 0.30
Le cent..... 2 »

Le Dialogue de sainte Catherine de Sienne.
Traduction nouvelle de l'italien, par le R. P. J. HUR-
TAUD, des Frères Prêcheurs, maître en Sacrée Théo-
logie. Deux volumes in-18..... 5 »

Vie de sainte Catherine de Sienne, par le Bienheu-
reux RAYMOND DE CAPOUE, Confesseur de la Sainte et
Maître Général des Frères Prêcheurs. Traduction
nouvelle, d'après les textes originaux, par le R. P.
HUGUENY, du même ordre. Fort volume in-8 écu orné
de gravures..... 4 »

Vie de saint Louis Bertrand, de l'Ordre des Frères
Prêcheurs, par le R. P. VILBERFORCE, *traduit de*
l'anglais, par le R. P. FOLGHERA, du même ordre.
1 beau vol. in-8 carré, avec portrait..... 5 »

Catherine Jarrige, dite Catinon Menette, par
l'abbé J.-B. SERRES. *Troisième édition* revue et aug-
mentée. In-8 écu, orné de gravures..... 1 »
Port : 0.20 pour la France ; 0.35 pour l'Étranger
(U. P.).

Paris. — DEVALOIS, 144 av. du Maine (11 dans le passage).

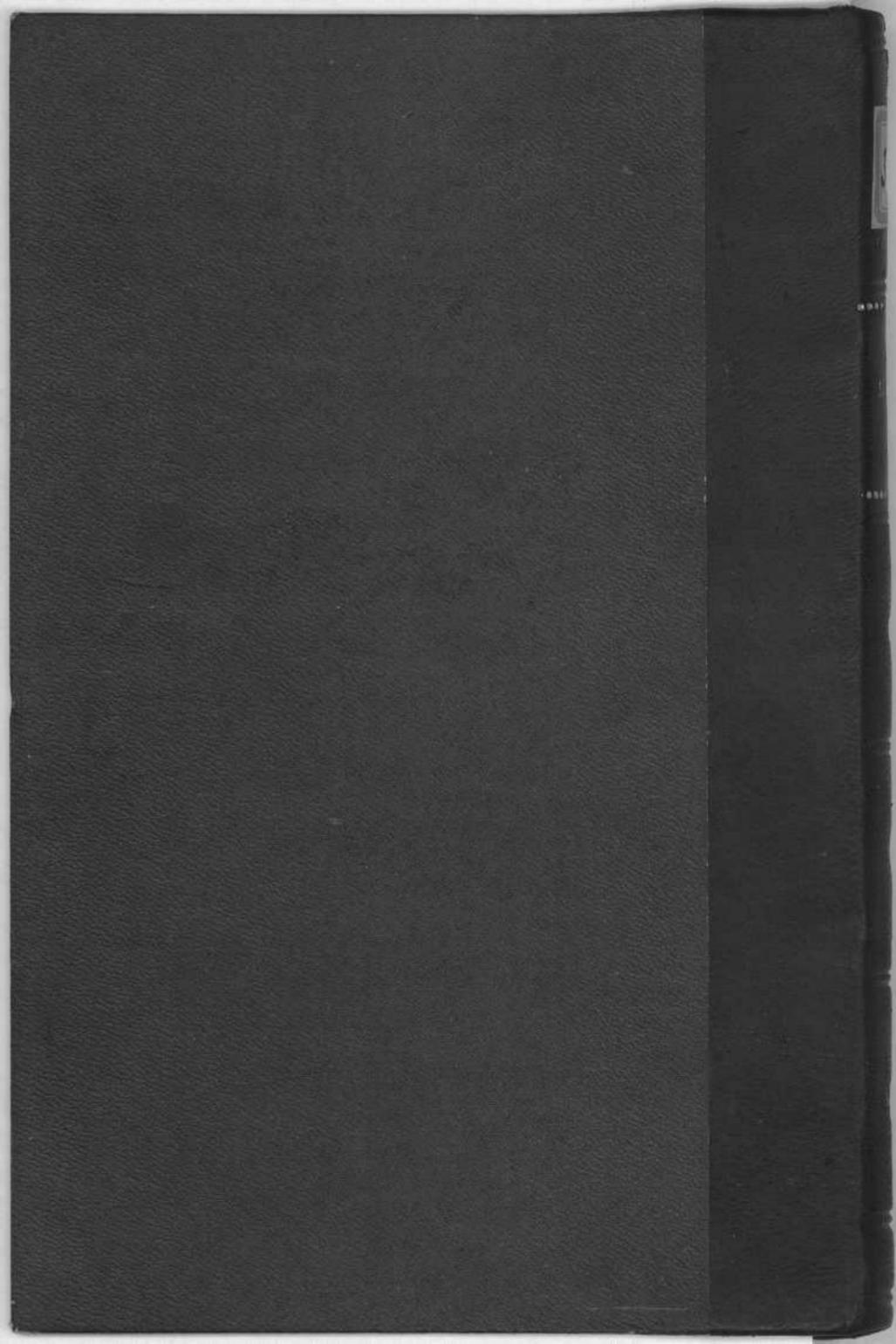
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN X

Libros escritos sobre Carmelitas de la Reforma Teresiana.

Número.....	3305	Precio de la obra.....	Ptas.
Estante.....	96	Precio de adquisición. »
Tabla	3	Valoración actual.....	»



3305.

VALLEE
DE

SAINT JEAN
DE
LA CROIX

